



Discours de remise du prix Lucien-Febvre 2009-2022

Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2022 décerné à
Marie-Bénédicte VINCENT, pour
Une nouvelle histoire de l'Allemagne : XIX^e-XXI^e siècle
(Perrin, 2020)

par Aurélie Carré, présidente du jury,
lu par Marie von Arx, membre du jury :

« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

« À l'issue des délibérations concernant les ouvrages historiques et documentaires, le jury a choisi cette année de distinguer l'ouvrage de Mme Vincent, qui dresse un tableau complet de l'histoire de l'Allemagne des derniers feux du Saint-Empire à la fin du XVIII^e siècle jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1919.

Au gré d'un récit nuancé, l'historienne esquisse le panorama d'une histoire à la fois proche et lointaine, et qui, vue de notre côté du Rhin, demeure parfois mystérieuse. Derrière les tournants politiques qui jalonnent la période, elle cherche à donner une lecture des courants idéologiques, politiques et culturels qui irriguent l'Allemagne.

À l'image de son objet complexe, le livre qui a recueilli nos suffrages oscille entre exigence, rigueur scientifique et effort d'accessibilité au lecteur : on reconnaît ici la « patte » de l'enseignante-chercheuse. Pour mémoire, Marie-Bénédicte Vincent est normalienne, agrégée d'histoire et docteure, professeure d'histoire contemporaine à l'université de Franche-Comté, spécialiste de plusieurs périodes contemporaines de l'Allemagne : le *Kaiserreich* (de 1871 à 1918), la période nazie ou encore les années de dénazification.

On pourrait croire que l'histoire de l'Allemagne contemporaine est un sujet classique, pour ne pas dire rebattu, auquel il serait difficile d'apporter une contribution innovante sur le fond comme sur la forme. Pourtant, un tour d'horizon de l'historiographie francophone récente sur le sujet tendrait plutôt à prouver le contraire.

L'histoire de l'Allemagne contemporaine compte deux grands ouvrages de référence postérieurs aux années 2000 : le premier est *L'Allemagne au XX^e siècle*, de Jean Solchany (paru aux PUF en 2003), qui se concentre sur une période restreinte afin d'en livrer une synthèse exhaustive, en privilégiant l'approche didactique sous forme de manuel. Le second est la traduction de *Histoire de l'Allemagne, XIX^e-XX^e siècle : Le long chemin vers l'Occident*. Cet ouvrage d'Heinrich August Winkler, paru chez Fayard en 2005, est une somme considérable de près de 1 200 pages qui se déploie autour d'une thèse fondamentale : l'Allemagne aurait suivi un « chemin particulier » (le *Sonderweg*) qui, après avoir éloigné le pays des formes de la modernité européenne, a conduit le parti nazi à prendre le pouvoir et précipiter l'Europe dans le chaos de la guerre et du génocide.

Un ouvrage de référence récent, qui serait à la fois synthétique, solide et accessible, se faisait d'autant plus attendre qu'une nouvelle génération de travaux historiques a depuis contribué à faire évoluer l'appréhension de certains sujets importants, comme notre compréhension du national-socialisme ou encore du système de la RDA. Le centenaire de la Première Guerre mondiale a quant à lui particulièrement stimulé la recherche et contribué au renouvellement de l'histoire de la guerre de 1914-1918 en Allemagne.

Si l'on ajoute à cela la nécessité d'intégrer à la réflexion le regard porté depuis la France sur l'Allemagne en tant que puissance européenne, depuis une quinzaine d'années, il n'est pas exagéré d'affirmer que cette *Nouvelle histoire de l'Allemagne* arrive à point nommé pour combler un manque.

Vous l'aurez compris : réussir à mener un tel travail de synthèse constituait un défi, et ce d'autant plus que le risque de déception était grand au vu des attentes en jeu. Pour tenter de le résumer dans ses grandes lignes, le livre est d'une grande richesse ; il puise sa matière dans la maîtrise de la bibliographie en langue française, allemande et anglaise. Mais cette somme va plus loin : sous forme de fil rouge narratif, elle déploie une thèse qui donne une perspective réellement novatrice à l'entreprise, tout en offrant un angle de lecture cohérent et stimulant à plus de deux siècles de faits historiques.

Marie-Bénédicte Vincent n'écarte pas les aléas et spécificités de la construction nationale de l'Allemagne, depuis le *Kaiserreich* jusqu'au nazisme. Cependant, elle développe une idée centrale et ambitieuse, en s'appuyant sur l'actualité de la recherche : loin du portrait d'un isolat, cette histoire sociale et politique de





l'Allemagne se veut une histoire « transnationale ». Elle s'attache à mettre en lumière l'intensité des échanges, des circulations d'hommes, de biens et d'idées. Mme Vincent cherche à saisir l'Allemagne dans la diversité de ses territoires, à plusieurs échelles. L'étude des communications, par-delà les frontières, étant seule capable de donner à comprendre la profondeur de l'ouverture du pays sur le monde. L'ouvrage montre par exemple la place de l'Allemagne dans la première « globalisation » du XIX^e siècle. Il rappelle aussi combien l'Allemagne de l'Est entretient après 1945 un lien permanent avec les démocraties populaires au sein d'une « globalisation rouge ».

Avec une attention particulière à rendre compte de la diversité des situations et à varier les échelles de réflexion, Marie-Bénédicte Vincent décrit une société aux « identités plurielles », introduisant un prisme intéressant pour la lecture de plusieurs épisodes historiques. Interrogeant le patriotisme hanséatique des guerres de libération de 1812-1813, elle analyse la Prusse comme un « État multinational ». Après les guerres d'unification bismarckiennes, l'Empire en construction est quant à lui loin d'être une puissance politique étanche ou homogène : pays d'émigration massive, l'Allemagne est connectée au monde. Les échanges de savoirs et d'étudiants sont très nombreux. L'historienne démontre – s'il fallait le rappeler – que le *Kaiserreich* ne saurait se résumer à la réalisation tardive d'un État-nation militariste et replié sur lui-même : c'est une fédération, dans laquelle les dynamiques d'homogénéisation et leurs effets sont très différenciés selon les régions. La diversité des situations intérieures au pays fait également écho à une ouverture importante sur l'extérieur : l'ouvrage revient sur les guerres coloniales de l'Empire, sujet de débat entre historiens.

Poursuivant son récit transnational, l'autrice décrit la place d'un pacifisme allemand connecté à l'Europe pendant la Grande Guerre. Elle montre le poids de la « révolution conservatrice » des années 1920 en matière de politique intérieure, qui va faire le lit du nazisme par son aveuglement face à Hitler. Lorsqu'elle aborde l'histoire de la dictature national-socialiste, de la guerre et du génocide des Juifs d'Europe, elle tente d'interroger les représentations traditionnelles, en éclairant notamment les formes de l'adhésion des Allemands au régime.

L'ouvrage traite par la suite de l'histoire des deux Allemagnes dans toutes leurs dimensions : dans leur histoire intérieure propre, dans leurs relations mutuelles, dans les liens avec leurs blocs respectifs. Il explore la dénazification et la mémoire du nazisme dans les Républiques allemandes, avant de s'intéresser aux nombreux phénomènes transnationaux qui traversent les deux Allemagnes, au-delà de leurs différences : la contestation des années 1968-1969, les nouveaux droits des femmes, ou encore les modes de vie alternatifs. La réunification voit l'émergence d'une sorte de « multi-culturalisme intra-allemand », né du rapprochement de deux pays longtemps désunis.

Conduit de main de maître par une éminente spécialiste de l'Allemagne, le livre de Mme Vincent réussit le tour de force de dresser un panorama clair et précis d'une histoire contemporaine à la fois dense et complexe. Il renouvelle avantageusement la littérature consacrée au sujet et constitue une synthèse idéale pour toute personne qui souhaite explorer l'histoire de nos voisins d'outre-Rhin et mieux comprendre de nombreux pans de sa culture politique, économique ou encore sociale.

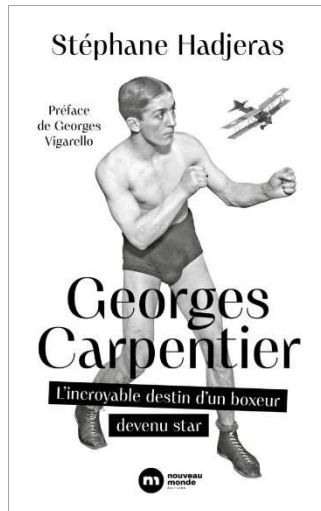
Pour tenter de le résumer en quelques mots empruntés à l'autrice elle-même : la *Nouvelle histoire de l'Allemagne* par Marie-Bénédicte Vincent ne se propose pas « d'écrire une histoire alternative au récit national ». Elle reprend au fil de sa synthèse les éléments clefs du développement de l'État-nation, par exemple. Mais elle met en avant les renouvellements des thématiques historiographiques, à travers des exemples originaux, souvent méconnus en France. Elle donne surtout à comprendre à quel point les échanges et les traversées d'influence ont largement construit l'histoire de l'Allemagne, un pays ouvert sur l'Europe et le monde durant deux siècles.

En conclusion, nous vous recommandons très chaleureusement la lecture de cette *Nouvelle histoire de l'Allemagne : XIX^e-XXI^e siècle*. Nous nous réjouissons de pouvoir adresser tous nos compliments à Mme Vincent pour la richesse et la qualité de cet ouvrage de référence. Pour les amateurs d'histoire comme pour les germanophiles, il sera à n'en pas douter le livre à conseiller et à offrir durant les semaines à venir ! »



Texte de présentation du prix Lucien-Febvre 2021 décerné à **Stéphane HADJERAS**, pour **Georges Carpentier. L'incroyable destin d'un boxeur devenu star** (Éd. Nouveau Monde),

par Aurélie Carré, présidente du jury :



« À son auteur, son mentor ainsi que son sujet, on peut dire que l'ouvrage de Stéphane Hadjeras, à qui a été décerné cette année le Prix Lucien-Febvre, est né sous de bonnes étoiles.

Son auteur est un enseignant bisontin, aussi rompu aux techniques de la recherche historique qu'à celles du « noble art ». Professeur d'histoire au lycée Jules-Haag, il est non seulement chercheur associé en histoire contemporaine au centre Lucien-Febvre, au sein de l'université de Franche-Comté, mais aussi pratiquant et entraîneur diplômé d'État de boxe anglaise, président d'honneur du Besançon Ring Athlétique.

Cette biographie est l'adaptation d'une thèse de doctorat soutenue en 2020 sous la direction de Paul Dietschy, lui-même lauréat du prix Lucien-Febvre en 2019 pour *Le sport et la Grande Guerre*. Publiée alors que nous venons de commémorer en juillet 2021 le centenaire du « combat du siècle », elle retrace la trajectoire aussi méconnue aujourd'hui que hors du commun d'une étoile filante du sport français : Georges Carpentier, boxeur professionnel adulé durant la Belle Époque, aviateur doublement décoré pendant la Première Guerre mondiale, icône des Années folles, qui a acquis une stature de héros national, avant de devenir une véritable star internationale puis de retomber très vite dans l'oubli après sa mort en 1975.

Stéphane Hadjeras convoque les meilleures sources pour nous offrir une biographie particulièrement fouillée de celui qui fut le premier boxeur professionnel français à devenir champion du monde de boxe anglaise. À l'issue d'une recherche minutieuse au sein des Archives municipales de Lens, des Archives départementales du Pas-de-Calais, du Musée national du sport, de la Préfecture de police..., l'historien a rassemblé un corpus documentaire riche et varié (articles de presse internationale, production littéraire, ouvrages autobiographiques, correspondances, iconographie : affiches, caricatures, illustrations de presse...), complété par des entretiens réalisés auprès du petit-fils du boxeur et de journalistes l'ayant directement côtoyé. L'ambition de cette approche pluraliste (à la fois sociale, culturelle et économique) est de documenter un objet complexe : les conditions socio-historiques conduisant à faire de Georges Carpentier un héros national. À cette fin, l'auteur fait dialoguer les champs de recherche pour mieux comprendre dans quelle mesure la trajectoire de ce champion s'inscrit dans une histoire de France plus globale.

Boxeur précoce (professionnel dès l'âge de 14 ans), Georges Carpentier (1894-1975) enchaîne à un rythme effréné les combats ainsi que les titres (aux niveaux hexagonal, européen et mondial, et ce, dans plusieurs catégories de poids). Né à Liévin dans une famille de mineurs, il connaît une fulgurante ascension sociale grâce au sport, accompagnée d'un changement de mode de vie (pratique de l'équitation, voitures de luxe, emploi de domestiques...). En battant les Anglais dans leur discipline phare, il devient la première grande vedette sportive de l'Histoire, marquant les prémices du *star system* tel que nous le connaissons de nos jours. Il rafle quatre titres de champion d'Europe entre 1911 et 1913 et devient richissime à l'âge de 18 ans, comme en atteste l'évolution exponentielle de ses primes de combat. Il est statufié à l'âge de 20 ans par Paul Landowski (sculpteur du *Christ rédempteur* du Corcovado, à Rio de Janeiro). Il connaît la consécration grâce à la rencontre qualifiée de « combat du siècle » qui oppose le pugiliste français, alors champion du monde des mi-lourds, à l'Américain Jack Dempsey, champion de la catégorie reine des lourds, le 2 juillet 1921. Cet affrontement demeure à la fois un spectacle sans précédent (rassemblant 100 000 spectateurs et générant un record de recettes) et l'un des premiers événements-monde, suivi de manière quasi simultanée sur les deux rives de l'Atlantique et retransmis en direct à la radio américaine. Soldé par un KO du Français, ce match ultra-médiatisé lui offre une notoriété mondiale et fait entrer la boxe dans l'ère du show-business, bientôt télévisé.

Les atouts qui ont conduit à distinguer ce livre sont multiples. Son auteur y aborde un sujet d'histoire socioculturelle original, à la croisée de champs aussi variés que l'histoire du sport, de la violence, du corps, des relations internationales ou encore des représentations. La richesse et l'intérêt de l'ouvrage tiennent non seulement à sa qualité documentaire et méthodologique, mais aussi à sa capacité de recontextualisation efficace, à son rythme et à son effort d'ouverture à un large public.

En effet, le plaisir éprouvé à la lecture de cet ouvrage est un signe qui ne trompe pas : étayé de sources variées et porté par une approche plurielle, le récit historique se veut sensible, porté par une qualité d'écriture mise au service de son sujet. En cela, l'historien fait aussi œuvre d'auteur : il assume la part d'hommage



rendue à Georges Carpentier et s'adresse à un lectorat qui dépassera de très loin le cercle des amateurs du *noble art*.

Si la construction de cette biographie demeure assez classique, avec une structuration fidèle dans l'ensemble à la chronologie des événements, on peut y lire un parti pris délibéré : celui de donner à voir et à comprendre une carrière tourbillonnante, marquée par une cadence proprement infernale (durant sa carrière, soit une période allant de 1908 à 1926, Carpentier totalise pas moins de 109 combats et 88 victoires).

Ce faisant, Stéphane Hadjeras dessine en filigrane de grandes problématiques qui jalonnent la vie de « l'homme à l'orchidée ». Il aborde la construction de la renommée sportive et les mécanismes d'héroïsation, sur fond d'émergence du sport-spectacle et d'évolution du traitement médiatique de la boxe... ou comment la convergence entre entreprises du spectacle sportif et organes de presse contribue à la naissance d'une « idole nationale », dans un contexte géopolitique d'affirmation des États-nations.

Il décrit la construction d'un discours médiatique nourri par des figures narratives récurrentes – David contre Goliath –, étayé par un imaginaire élaboré autour de la personnalité de Carpentier : son style raffiné alliant précision et vitesse, formant une apologie de l'esquive plus que de la force ; son esthétique de jeune premier à la « gueule d'ange » ; son extraction populaire, ou encore, paradoxalement, ses points de vulnérabilité. Superbe perdant du « combat du siècle », sa vaillance malgré la défaite contribuera à son prestige.

Dans un contexte de levée d'armes précédant la Grande Guerre, Georges Carpentier fait figure de héros, bravant tantôt l'ennemi héréditaire (la perfide Albion), tantôt l'impérialisme américain. Contemporain de champions comme Roland Garros et Suzanne Lenglen, le pugiliste voit son statut transfiguré par la médiatisation : porté par une visibilité aussi exceptionnelle que nouvelle, le boxeur est érigé en symbole collectif, qualifié de « vengeur de Waterloo » ou encore de « Napoléon de la boxe ». Héros de guerre reconnu, il incarne la valeur du courage contre la cupidité d'un Dempsey, accusé d'être un « embusqué » durant la Grande Guerre.

Sur fond de tensions géostratégiques et d'angoisse de la décadence, l'analyse des discours de l'époque permet également de mieux comprendre les accents idéologiques qui traversent les discours littéraires et journalistiques au début du siècle dernier, opposant « races » latine et anglo-saxonne, noire et blanche (lors de l'affrontement pour arracher le titre mondial au boxeur afro-américain Jack Johnson).

L'ouvrage évoque en parallèle les liens entre le monde de la boxe, l'univers du spectacle et de la publicité, ainsi que la vie mondaine de son époque : entrant de plain-pied dans le vedettariat, Carpentier est l'ami de Maurice Chevalier, Charlie Chaplin, George Gershwin, donne leçon au baron de Rothschild, fréquente le roi d'Espagne et le prince de Galles, devient meneur de revue et acteur à Hollywood... Fruit de pratiques sportives en pleine évolution, il alterne phases ascétiques d'isolement et d'entraînement à la campagne, avec des épisodes de relâchement épicurien qui le font apparaître comme un précurseur des « people » d'aujourd'hui.

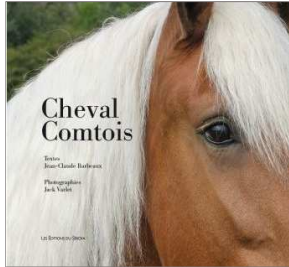
Enfin, le palmarès incroyable du sportif témoigne d'une évolution fondamentale de la boxe anglaise, sur les plans physique et technique. À l'âge d'or de la boxe anglaise, au début du xx^e siècle, les combats sont plus nombreux, plus longs, plus éprouvants : la règle ultime est de toucher sans être touché. Un art de l'esquive dans lequel excellait Georges Carpentier, et que fait revivre de manière vibrante Stéphane Hadjeras, au fil d'un récit vivant et inspiré. »



Texte de présentation du prix Lucien-Febvre **2020** décerné à **Jean-Claude BARBEAUX**, pour ***Cheval comtois***.
Photographies de Jack VARLET (Éd. du Sekoya),

par Aurélie Carré, présidente du jury :

« Tout laisse présager que l'année 2020 occupera une place à part dans la mémoire de celles et ceux qui l'auront vécue. Une année où l'Homme aura sans doute eu l'occasion de s'interroger comme jamais sur son lien et ses interdépendances avec l'ensemble du monde vivant, tandis qu'un battement d'aile de papillon à l'autre bout de la planète déclenchait incrédulité, stupeur et tremblements. À moins que notre agent du chaos ne soit plutôt chauve-souris, pangolin ou vison... ? Bref, la science nous le dira...



Toujours est-il que ce printemps fut pour beaucoup propice à la méditation sur nos liens distendus à la nature, alors que nous étions témoins des tentatives – parfois insolites – de reconquête de la faune sauvage sur des territoires urbains soudain désertés de tout flux motorisé.

Jean-Claude Barbeaux et Jack Varlet étaient très loin de deviner que leur ouvrage *Cheval comtois*, publié en février dernier, nourrirait l'imaginaire confiné des jurés de l'ALAC. L'attrait pour les grands espaces, les perspectives verdoyantes et la force tranquille de leur sujet ne sont sans doute pas pour rien dans le choix du prix Lucien-Febvre, récompensant les ouvrages historiques et documentaires, qui sera cette année décerné à un équipage 100 % comtois : du cheval à l'auteur, en passant par le photographe et l'éditeur !

Au fil d'une histoire qui remonte en Séquanie, cet ouvrage brosse le portrait du cheval en Franche-Comté, pour s'attarder sur une figure encore emblématique de nos paysages : le cheval comtois. Ce livre ne s'adresse pas seulement aux inconditionnels du cheval comtois et du retour à l'agriculture écologique, mais aussi plus largement aux amoureux des chevaux, de la nature, ou encore de l'histoire des paysages.

Restituant avec passion le fruit de ses recherches, Jean-Claude Barbeaux ne raconte pas seulement l'histoire du cheval comtois et des pionniers de sa renaissance. Il évoque sa vie quotidienne et celle des éleveurs. Il démontre surtout comment un cheval de trait comtois conserve la capacité de toujours nous être utile, dans nos vies du XXI^e siècle.

Le propos est rendu particulièrement vivant, tout au long de ses 190 pages, par la qualité éditoriale de l'ouvrage et la richesse de la campagne photographique qui lui est liée : pendant près d'un an, le photographe Jack Varlet est allé au plus près des éleveurs, pour saisir le Comtois dans tous ses états et sous toutes ses coutures.

À la croisée entre nature et culture, patrimoine populaire et patrimoine immatériel, cette enquête sur l'univers du cheval comtois révèle ses figures tutélaires, comme Léonel de Moustier ou encore Paul Bobillier, ses savoir-faire, ses traditions, ses rites... L'histoire d'un élevage prend la tournure d'une aventure humaine, illustrée par plus de 150 photographies originales en couleurs, à la valeur ethnographique autant qu'esthétique.

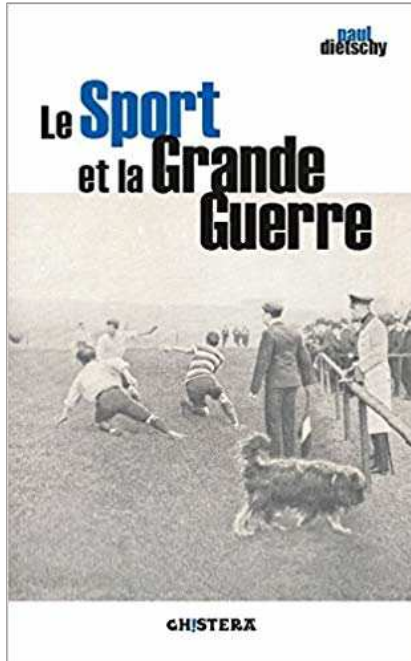
Malgré un sujet qui pourrait sembler rebattu, l'originalité, la richesse et l'intérêt de cet ouvrage tiennent tout spécialement à l'équilibre entre sa dimension résolument pluridisciplinaire et anthropologique, visant à explorer au mieux les diverses facettes de son sujet d'étude, sa riche iconographie, mêlant sources documentaires et clichés originaux, ainsi que sa forme, qui ne le réserve pas à un lectorat d'experts. Gageons donc que ce joli livre de synthèse saura gagner les cœurs d'un large public !

« On le remarque à son panache blanc. Robe alezane et crins blancs, sa silhouette charme, son allure séduit, son caractère apaise. Il s'impose alors comme la première des races de chevaux de trait français. À la fin, on ne remarque pas seulement son panache blanc, on se rallie à lui ! »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2019
décerné à **Paul DIETSCHY**, pour **Le Sport et la Grande Guerre** (Chistera),

par Jean-François Solnon, membre du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

« Été 1914. On peut lire dans *Le Petit Parisien* : « Alors que tout faisait espérer une victoire française, c'est un triomphe allemand que nous devons applaudir. Nous sommes assez habitués à la victoire pour nous consoler de cette déconvenue ; c'est une revanche à prendre. »

Est-ce l'offensive de Von Moltke et de ses divisions engagées sur le front ouest qui est évoquée à la une de ce journal ? Non. En sa première page, *Le Petit Parisien* salue la victoire de l'Allemand Lautenschlager au Grand Prix de France automobile sur le circuit de Lyon, opposant les Peugeot aux Mercedes.

Été 1914 encore (l'année la plus meurtrière) : ouvrez *L'Auto*, le principal quotidien sportif français : « Depuis près d'un mois, nous vivons chaque jour dans l'angoisse de ce qui se passera le lendemain toujours anxieux ». La situation internationale commande-t-elle cette légitime angoisse, à moins qu'il ne s'agisse du désarroi qui suit l'assassinat de Jaurès le 31 juillet ? Pas davantage : le journal traite du douzième Tour de France, parti le même jour que l'attentat de Sarajevo, dans l'attente, révèle le journaliste, de « l'issue de la plus grande bataille sportive du monde entier ».

Quand la presse du temps n'a que les mots bataille, victoire, revanche à la bouche, ou au bout de la plume, c'est pour évoquer des rencontres sportives. Est-elle convaincue que la guerre (surtout si elle est courte, comme on le croit alors) n'aura aucune conséquence sur la pratique sportive ? Quand elle vante le courage « jusqu'à l'héroïsme » de celui qui, (je cite), « d'un seul coup, par une tactique de génie, renverse le sort des armes et transforme en triomphe inouï ce qui prenait les allures d'une déroute », elle n'applaudit pas aux initiatives des meilleurs chefs de guerre français, mais au boxeur originaire de Lens, le célèbre Georges Carpentier, le « Napoléon du ring », victorieux de son adversaire.

La presse française est-elle assez aveugle et sourde pour méconnaître les premières épreuves de ce que l'on nommera la Grande Guerre ? N'est-elle le témoin que des matchs, des épreuves cyclistes et des combats sur un ring ? Est-ce bien raisonnable de faire confiance à cette source prétendue miraculeuse dont se repaissent tant d'historiens de l'époque contemporaine ? Je force le trait, car dès l'automne 1914, *L'Auto* et *Sporting* cherchent à combiner sport et guerre.

D'ailleurs, poussant la critique à l'extrême mais cette fois d'une manière personnelle, peut-on prendre au sérieux un historien – vous, Monsieur ! – muni de tous les sacrements académiques, normalien de Saint-Cloud, agrégé d'histoire et docteur dans cette discipline, titulaire d'une habilitation à diriger des recherches et professeur des universités à Besançon, qui dans ses livres et conférences, colloques et autres symposiums, traite du football ?

Vous seriez-vous spécialisé en histoire économique et sociale, politique ou religieuse, serait de bon augure. Mais l'histoire du sport ! Auriez-vous pour métier de commenter les rivalités entre le Paris-Saint-Germain et l'Olympique de Marseille, d'évaluer le mercato d'un Kylian Mbappé ou de vous étonner des trouvailles linguistiques désopilantes d'un Franck Ribéry ?

Le jury du prix Lucien-Febvre se serait-il fourvoyé cette année ? Lui qui, d'année en année, a su (avec indépendance et justesse) faire le bon choix de lauréats !

Ces reproches à l'emporte-pièce, ces jugements polémiques, vous les avez essayés, Monsieur, vous me l'avez naguère confié. Historien du sport ? Historien du football ? Foutaise ! Ce n'est pas de l'histoire ! pensent certains.



Il faut le reconnaître : il existe, il est vrai, des thèmes qui peinent à entrer de plain-pied dans le temple de Clio : le vôtre en est un. Mais vous n'êtes pas le seul à être mal compris.

Mme Michelle Perrot raconte la réponse qui lui fut donnée lorsque, au sortir de l'agrégation, vers 1949 – l'année de la publication du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir – elle songeait à consacrer sa thèse à l'histoire des femmes. Son patron, Ernest Labrousse, alors figure de proue de l'école historique, dieu tutélaire d'une histoire économique mâtinée de marxisme, l'en dissuada. « On ne fait pas carrière avec ça ». Ce fut le sujet plus classique des « grèves ouvrières au XIX^e siècle » qui firent de Michelle Perrot un professeur d'université. Pourtant, dans les années 1950, l'École des Annales, cette création de Marc Bloch et Lucien Febvre, fêtait déjà ses 20 ans d'âge. Elle avait déjà ouvert les fenêtres de la recherche, élargi ses chemins et l'avait dégagée des traditionnels thèmes académiques.

L'université manquerait-elle d'esprit d'ouverture ?

C'est fidèle à la mémoire toujours vivante de ces pionniers et contre des préjugés encore partagés par beaucoup, que le jury vous a attribué à l'unanimité le prix Lucien-Febvre 2019 pour votre livre : *Le Sport et la Grande Guerre*.

Ce sujet est **neuf**, c'est sa première qualité. Le lecteur comprend, après une première surprise – ne créez-vous pas un douloureux oxymore à juxtaposer sport et guerre ? – que vous avez entrepris de mesurer l'impact de la guerre de 14-18 sur le sport français, sans vous interdire des débordements bienvenus sur l'avant 14 et l'après 18.

Votre texte est **nourri de citations**, empruntées à la presse sportive et aux témoignages des soldats, sources qui sont exonérées du reproche précédent, mais qui ont été passées au crible de la critique, sont toujours mises en perspective et contextualisées. De la belle ouvrage !

Propos neuf, propos illustré, propos **incarné** par des figures de sportifs comme Carpentier, déjà cité, ou Jean Bouin, mort à 26 ans en septembre 14, Georges Rozet, agrégé de grammaire devenu chansonnier dans les cabarets parisiens, Henri Desgrange, coureur cycliste (créateur du Tour de France), dirigeant sportif et journaliste, qui s'engage à plus de 50 ans au début de 1918 de crainte d'être considéré comme un embusqué. À vous lire, on croise aussi, même furtivement, Marc Bloch lui-même et Jules Isaac ; on rencontre une figure littéraire comme le baron de Charlus, émoustillé par les soldats anglais, soldats et *sportsmen*, dans lesquels il croit reconnaître les athlètes de la Grèce antique ; on s'amuse du président Raymond Poincaré, grand amateur de sport et *sportsman* lui-même, au « corps jeune et alerte, s'enthousiasme un contemporain, dénué d'obésité et tel que l'eussent choisi les sportifs eux-mêmes s'ils avaient eu voix au congrès de Versailles », qui décida de l'élection présidentielle en 1913. Très soucieux de sa mise, le président porte des tenues originales – un costume-uniforme et une casquette – qui dessinaient, dites-vous, une figure étrange, à mi-chemin entre le chauffeur de maître et le *policeman* américain. Sans oublier, parmi des figures attachantes, le franc-comtois Édouard Coeurdevey, instituteur à Germondans (Doubs), rédacteur de milliers de pages de ses précieux carnets de guerre et évoquant, à la date du 26 mai 1918, une fête sportive dans la Somme « où la force de la jeunesse qui déborde empêche de croire à la mort ». Ces figures – et il en est d'autres – accompagnent votre démonstration, la soulignent, l'argumentent, la justifient.

Il faut vanter ici la **richesse** de votre propos, sans pour autant en énumérer toutes les facettes. La moitié du livre s'attache à la vigueur de la pratique sportive organisée avant la déclaration de guerre que vous mesurez notamment par le calcul minutieux des effectifs, ce qui vous autorise à parler d'une première forme de massification du sport, accélérée à partir de 1910. On lit dans votre ouvrage le lourd tribut payé par les sportifs, autre exemple de saignée de la Grande Guerre. On croise le sport féminin ; et ce que vous appelez le « front intérieur du sport », où s'affrontent les organisations sportives qui rivalisent pour tâcher d'obtenir les subventions, pourtant modestes, de l'État ; vous pointez du doigt l'absence de politique sportive de l'État, retardant notamment (pour ne prendre qu'un exemple) la construction du stade lyonnais de Gerland, commencée en 1912 et inaugurée quatorze ans plus tard en 1926... Et j'en oublie.

Je ne veux pourtant pas oublier ce que vous écrivez de l'ambiguïté de la pratique sportive qui exprime à la fois les aspirations pacifistes et les poussées de fièvre nationaliste. Ou encore le regard que les contemporains portent sur le sport qui n'est pas considéré comme un entraînement à la guerre, mais comme le moyen de retrouver les joies de la paix et de la vie civile. Au cœur de votre réflexion prend place l'affirmation que la Grande Guerre fut un coup d'arrêt au développement du sport, au moins jusqu'en 1916, quand le front se stabilise.



Vous n'évitez pas le débat avec vos collègues, mais avec élégance vous vous refusez à la polémique lorsque vous écrivez que « le sport de guerre ne fut pas le fait d'une génération spontanée de sportifs sortis des tranchées », phrase apparemment banale pour le non-initié dans laquelle j'ai cru reconnaître votre désaccord avec le livre de Michel Merckel, *14-18, Le sport sort des tranchées : un héritage inattendu de la Grande Guerre*, qui s'attachait à démontrer que la Grande Guerre avait été le tremplin du sport français.

Serai-je assez convaincant en ajoutant que vos lecteurs devront réviser leurs certitudes sur la fraternisation entre Français et Allemands à l'occasion de Noël ? Légende, dites-vous. Mais légende qui a une source. Des trêves tacites ont bien eu lieu, par exemple lorsque le caporal Louis Barthas et ses camarades jouèrent au rugby (en 1916) dans une cuvette proche d'une première ligne, les Allemands n'ayant pas envoyé d'obus alors qu'ils voyaient le ballon s'élever dans le ciel.

Il me faudrait sans doute insister sur l'internationalisme sportif, si vivant avant 14 et brisé par la guerre, dont on bannit après 1918 ceux que l'on juge responsables du conflit, Austro-Hongrois et surtout Allemands, ces « sportifs centraux » comme il y avait les « empires centraux ». C'est à mon sens l'équivalent, pour le sport, de la rigueur des traités de Versailles et de Trianon, l'écho de la formule : « l'Allemagne paiera ». Le paysage se transforme toutefois en 1923, au moment où l'Autriche et la Hongrie sont admises à la SDN. En revanche, les athlètes allemands ne sont toujours pas conviés aux Jeux Olympiques de Paris en 1924 et le premier match entre équipes française et allemande doit attendre mars 1931.

On le voit : la richesse d'informations impressionne, la finesse de l'analyse est patente. Et je n'en ai donné qu'un bien modeste aperçu. Mais, pour m'en excuser, reconnaissons que l'exercice de ce soir ne se prête pas à un examen complet de l'ouvrage primé. Notre réunion célèbre le couronnement d'un livre, elle n'en fait ni la recension minutieuse ni la critique exhaustive.

Le pari est gagné. Les qualités de votre livre, que j'ai esquissées, sont le sésame pour faire entrer le sport dans la citadelle universitaire de l'histoire. Personne ne peut en nier l'originalité et chacun peut s'en réjouir quand cette histoire, que d'aucuns trouveront insolite, est traitée avec rigueur et sérieux.

On le sait aujourd'hui : Mme Michelle Perrot l'a emporté sur Ernest Labrousse. Il faut saluer l'ardeur de cette historienne à imposer comme sujet de recherche un domaine (l'Histoire des femmes) alors hors des sentiers battus. Je pourrais lui associer d'autres historiens novateurs, que l'université a tardé à reconnaître, comme Michel Pastoureau ou Philippe Ariès.

À votre tour, et depuis quelques années déjà, vous l'avez emporté sur les universitaires frileux en vous spécialisant dans l'histoire du sport. Votre précédent livre, *Histoire du Football*, publié chez Perrin il y a presque dix ans, avait déjà été très remarqué. Ce qui ne vous empêche pas d'enseigner à vos étudiants comme aux auditeurs de l'université ouverte d'autres sujets plus attendus d'histoire contemporaine comme l'Italie d'aujourd'hui, les années Pompidou ou la construction du Moyen-Orient au xx^e siècle. Vous n'êtes pas un monomane du sport.

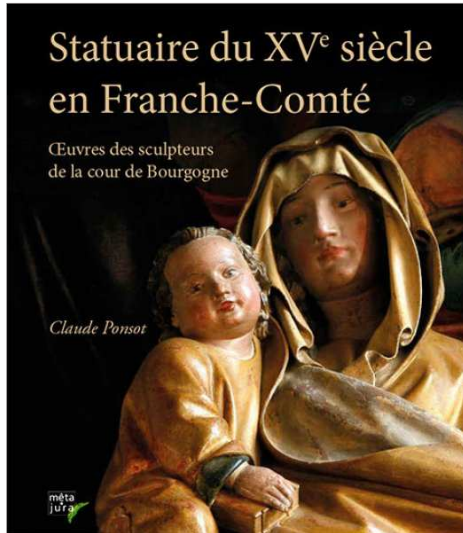
Toutefois vos projets éditoriaux disent assez combien cette histoire-là vous tient à cœur. Vous êtes déjà passé maître dans ce domaine. Vous avez réussi à imposer le sport comme sujet d'étude historique.

Face à ceux qui persisteraient à douter de votre apport, vous pourrez dire que pour le prix Lucien-Febvre, face à trois autres candidats, vous l'avez brillamment emporté sur vos rivaux, avec un score digne de la France face au Brésil à la mythique Coupe du monde de football de 1998 : trois à zéro. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2018
décerné à **Claude PONSOT**, pour **Statuaire du XV^e siècle
en Franche-Comté** (Méta-Jura),

par Aurélie Carré, présidente du jury :



« Monsieur le Conseiller régional, Mesdames, Messieurs, chers amis lecteurs,

À l'issue des délibérations concernant les ouvrages historiques et documentaires, le jury a choisi d'attribuer cette année le prix Lucien-Febvre au docteur Claude Ponsot, pour son livre consacré à la *Statuaire du XV^e siècle en Franche-Comté*, au travers d'une sélection d'œuvres des sculpteurs de la cour de Bourgogne.

Il s'agit là d'un très bel ouvrage, publié en septembre 2017 par les éditions Méta-Jura à Lons-le-Saunier, qui se démarque par un équilibre remarquable, sur le fond comme sur la forme. Au fil de ses pages, s'entremêlent avec harmonie érudition et vulgarisation, exigence scientifique et expérience esthétique, au gré de la plume de Claude Ponsot et de la somptueuse photographie d'Henri Bertrand.

Infatigable passionné, Claude Ponsot avait notamment été l'initiateur de l'exposition consacrée en 2007 à « La sculpture

bourguignonne en Franche-Comté de Jean sans Peur à Marguerite d'Autriche (1404-1530) ». Cette exposition avait permis de mettre en lumière les nombreux chefs-d'œuvre conservés dans la région. Ce dernier nous convie aujourd'hui à un nouveau voyage au cœur de la statuaire comtoise du XV^e siècle : une période souvent qualifiée d'« âge d'or », où la Comté a bénéficié de près d'un siècle de paix et de prospérité, et d'une émulation favorisée par les grands mécènes civils et religieux, sous les longues administrations des ducs Philippe le Hardi (1342-1404), Jean sans Peur (1371-1419) et Philippe le Bon (1396-1467).

De Gray à Chaux-des-Crotenay, d'Auxonne à Dornon, en passant par Besançon et New York (excusez du peu), cet ouvrage est une invitation à un voyage émotionnel et spirituel, entre espace et temps, s'attachant plus particulièrement à trois grands imagiers de la cour de Bourgogne : Claus de Werve (1380-1439), Jean de la Huerta (1413-1462), et Antoine Le Moiturier (1425-1497).

Au travers d'une cinquantaine de pièces choisies pour leur remarquable qualité d'exécution ainsi que pour leur puissance évocatrice, c'est une histoire des échanges artistiques et culturels qui se donne à voir et à comprendre : une histoire de la circulation des talents et des influences entre le duché et le comté de Bourgogne... mais aussi une histoire du goût, du détournement progressif de l'art gothique au profit d'une esthétique naturaliste, entre simplicité et spontanéité, qui témoigne d'une observation fine de chaque mouvement, de chaque geste, notamment dans les attitudes enfantines.

Cette publication est également l'histoire d'une recherche, patiente, persévérante, toujours en construction, où le rapprochement de statues disséminées aux quatre coins des musées du monde permet de retracer les filiations entre des sculptures, parfois encore anonymes.

Ce livre permet de découvrir (ou redécouvrir) la richesse incroyable et la vitalité d'une sculpture encore bien présente sur notre territoire régional, même si certaines ont désormais traversé l'Atlantique. Entre les lignes, son auteur plaide pour leur préservation *in situ*, mais aussi parfois pour la restauration de ces chefs-d'œuvre d'une qualité exceptionnelle. Gageons qu'il soit ici entendu... Il nous invite à les regarder d'un œil neuf, avec davantage d'attention et de sensibilité.

Cet appel à la sensibilité est d'ailleurs l'un des traits marquants de l'ouvrage. Une grande poésie se dégage des descriptions vibrantes qui présentent chaque sculpture. Par sa forme, faisant se succéder les notices d'œuvres illustrées, ce livre pourrait passer pour un catalogue classique aux yeux du lecteur pressé, au détour des allées d'une librairie. Mais il n'en est rien. Claude Ponsot fait bien plus que passer en revue les principaux chefs-d'œuvre de la statuaire comtoise : à chaque figure, il apporte sa contribution personnelle. Il met sa passion au service d'une émotion artistique revendiquée et d'une



admiration communicative, pour mieux nous donner à voir, à saisir, à ressentir l'art des imagiers, avec un véritable talent de conteur, tout en élégance et en subtilité.

S'il restitue de manière claire et concise le contexte historique de production de ces sculptures, Claude Ponsot revendique sa part de subjectivité, dans sa sélection non exhaustive, tout comme dans sa manière de les animer d'une plume que l'on pourrait qualifier d'amoureuse, comme pour mieux en faire partager la réception par les fidèles d'hier comme par les amateurs d'art d'aujourd'hui.

Vous l'aurez compris : sous l'apparence d'un sujet réservé aux savants, la *Statuaire du XV^e siècle en Franche-Comté* réussit le tour de force d'être accessible à un large public, sans pour autant sacrifier à la facilité. Nourri aux meilleures sources, son texte est à la portée de chacun. Le parti pris éditorial de l'ouvrage en rend la lecture d'une grande fluidité, portée par une structuration claire, qui facilite l'identification des œuvres et la compréhension des rapprochements formels. Le docteur Ponsot aborde également certains points d'actualité récente, à l'exemple de la Vierge des Clarisses de Poligny, dont une réplique « dernier cri » a été permise en 2016 par les avancées technologiques, par le biais d'une numérisation en 3 dimensions assurée par le Metropolitan Museum of Art de New York.

Pour finir, l'ensemble du jury souhaite souligner la qualité iconographique de cette publication, due à l'œil averti du photographe Henri Bertrand, dont le talent et la sensibilité permettent de traduire les volumes, la force et la beauté des pièces originales.

Bien illustré et édité, il s'agit donc là d'un bel exemple de ce que mon confrère Jean-François Solnon nommerait, avec un brin d'espièglerie, un « livre de table basse » : un beau livre, qu'on expose pour ne pas le ranger trop tôt sur l'étagère, qu'on lit, qu'on montre, qu'on consulte, dans lequel on peut se promener à la découverte de la richesse de notre patrimoine commun et tenter d'atteindre avec délectation la plénitude de la contemplation, lové au creux de son canapé...

Il ne me reste à présent plus qu'à vous recommander très chaleureusement la lecture de l'ouvrage de notre lauréat du prix Lucien-Febvre... dont je ne doute pas qu'il fera des émules et qu'il vous donnera envie de redécouvrir de toute urgence les trésors de notre belle région ! »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2017
décerné à **Antoine DE BAECQUE**, pour **Les godillots.
Manifeste pour une histoire marchée** (Anamosa),
par Aurélie Carré, présidente du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs, chers amis lecteurs,

Au nom des membres du jury pour le prix Lucien-Febvre, j'ai le plaisir de présenter les résultats des délibérations concernant les ouvrages historiques et documentaires. À l'issue des débats de cette année, le jury a choisi d'attribuer le prix Lucien-Febvre à Antoine de Baecque pour son essai historique intitulé *Les godillots. Manifeste pour une histoire marchée*, publié l'an dernier par les éditions Anamosa.

Les habitués de cette auguste assemblée se diront probablement que le jury marche décidément sur la tête. Car après les noms d'oiseaux et autres insultes fleuries dont nous vous avons gratifiés il y a quelques temps, l'ouvrage que nous avons choisi d'honorer cette année pose d'emblée le programme : loin des salons feutrés des Intendants du Roi et du charme des demeures bisontines, il sera aujourd'hui question de grolles, de semelles à clous, de croquenots, de brodequins fatigués, de pompes... en un mot : de godasses. Car, comme se plaisait à le souligner Lucien Febvre : « Nous ne sommes point, Comtois, des conformistes. Courbet ne l'était guère (...) ni Pasteur (...) ni Proudhon. »

Devant ce sujet bien trempé, les plus délicats d'entre nous se plaindront sans doute que ce cru 2017, solide et charpenté pour l'effort, dégage quelques notes corsées aux relents de jus de chaussettes. Les plus chauvins se récrieront à leur tour, quand ils découvriront que cette étude est à cent lieues d'une biographie d'homme célèbre : le très glorieusement oublié Alexis Godillot, bisontin de naissance, demeurera probablement et à son corps défendant cet illustre inconnu qui permet aux plus modestes, civils et militaires, de ne plus avoir les deux pieds dans le même sabot.

Car le godillot, à l'instar de la poubelle, est passé à la postérité en éclipsant son inventeur et, par le biais de sa métamorphose argotique, s'est hissé d'un pas décidé au panthéon linguistique et culturel des Français. Il n'en reste pas moins singulièrement polysémique, comme s'attache à le démontrer Antoine de Baecque dans ce passionnant essai historique. L'auteur nous invite à suivre les aventures de ce soulier apparemment comme les autres, qui cristallise des représentations aussi diverses que polémiques et stimulantes, dans un voyage au détour des sentiers de l'histoire, du XIX^e siècle à nos jours.

Porté par une plume alerte et élégante, ainsi qu'un art consommé du récit, ce livre se parcourt en cinq étapes que je vous laisse découvrir sans trop les déflorer. Esquissant une évolution de la marche et de la randonnée, Antoine de Baecque se met à pied d'œuvre pour retracer la destinée du godillot, ce broquedon militaire qui a fait la fortune de son créateur, un capitaine d'industrie visionnaire, qui s'attache non pas à travailler plus mais à travailler mieux, contrôlant l'ensemble de la chaîne de production et devenant à sa manière un pionnier du taylorisme.

Le soulier clouté, qui connaît son heure de gloire pendant la Grande Guerre, se mue en « godasse ». Dépasant le cercle du folklore militaire, il investit la vie civile, l'art et la culture, via la chanson, le comique troupier, le roman, le théâtre, le cinéma, en passant par l'histoire de l'art, où il est immortalisé par les souliers de Van Gogh. Le godillot sera adopté par le monde rural et vulgarisé par l'ère des loisirs, jusqu'à la consécration symbolique et politique, avec le retentissant *Dictionnaire des godillots* de Moisan, publié par *Le Canard enchaîné* dans un numéro spécial en 1967 et augurant de futures marches contemporaines.

En effet, le « brodequin napolitain » d'Alexis Godillot a parcouru bien du chemin, jusqu'à nos jours, où notre godasse préférée, loin de voir son heure de gloire achevée, est de nouveau brandie au moment



de la loi Hadopi, et où les réseaux sociaux bruissent depuis plusieurs mois d'une nouvelle rumeur godillote, depuis que les marcheurs ont gagné l'hémicycle.

À travers un objet de prime abord anodin et insolite, étymologiquement « trivial » (à la croisée des chemins), Antoine de Baecque retrace tout l'imaginaire d'une époque ainsi que les mécanismes de construction de ses représentations. Le sillage de nos godillots devient le terreau d'une enquête historique originale, aux limites de l'histoire des sensibilités, dont l'inventivité de la méthode est portée par une écriture pleine de verve, d'esprit et d'humour, mais aussi par une qualité éditoriale que les membres du jury ont tenu à souligner.

Toujours passionnant, souvent réjouissant, illustré avec à-propos, cet essai au long cours nous fait musarder sur les sentiers de l'Histoire, depuis le Second Empire jusqu'à la Cinquième République, de la Belle Époque à la Grande Guerre, révélant une approche inclassable du métier d'historien, où s'entrecroisent non seulement micro-histoire et histoire des techniques, mais aussi histoire économique, politique, sociale, culturelle, histoire de l'art et des représentations.

À l'articulation entre culture savante et culture populaire, entre le particulier et le général, la diversité et la complexité de ce micro-objet se dévoilent au fil d'une « histoire au ras du sol », pour reprendre le mot de Jacques Revel, ayant pour ambition de constituer une « histoire totale », où notre fameux godillot, devenu palimpseste sous la plume de l'écrivain, se mue en emblème aussi bien technique que mythologique de la France.

L'un des apports, et non le moindre, de cet essai est enfin de fonder une conception personnelle de la démarche historiographique, cette « histoire marchée » que revendique un parallèle entre l'expérience du randonneur et la progression dans le passé du chercheur, au fil des indices laissés sur les chemins de l'Histoire. Au fur et à mesure de cet ouvrage créatif et singulier, se dévoilent les aspects de cette « histoire marchée », qui se veut à la fois sujet et méthode, en forme d'aller et retour permanent entre le terrain et la recherche, le corps et la pensée, où l'expression d'un destin collectif s'enrichit de l'expérience même de la marche. L'historien marcheur, praticien et esthète, conjugue étroitement profondeur historique et profondeur de l'expérience.

C'est donc au vu de l'ensemble de ces qualités et à l'unanimité de ses membres que le jury remercie Monsieur de Baecque pour cet ouvrage atypique et remarquable, que nous vous invitons très chaleureusement à découvrir. Merci à tous et bonne lecture... »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2016
décerné à Odile ROYNETTE, pour *Un long tourment.*
Louis-Ferdinand Céline entre deux guerres (1914-1945)
(Les Belles Lettres),

par Aurélie Carré, présidente du jury :



« Monsieur le Conseiller régional, Mesdames, Messieurs, chers amis lecteurs,

Au nom des membres du jury pour le prix Lucien-Febvre, j'ai le plaisir de présenter les résultats des délibérations du jury concernant les ouvrages historiques et documentaires. Un prix, qui, je n'en doute pas, passionnera également et à plus d'un titre nos amis du prix littéraire Marcel-Aymé.

À l'issue des débats de cette année, le jury a choisi d'attribuer le prix Lucien-Febvre à Odile Roynette pour son essai historique intitulé *Un long tourment. Louis-Ferdinand Céline entre deux guerres (1914-1945)*.

Certains d'entre vous s'interrogeront sans doute sur la raison de cette nuance : un **essai historique**. Car disons-le tout de go, l'ouvrage remarquablement documenté de Mme Roynette n'est à proprement parler ni une nouvelle biographie de Céline, ni même une biographie d'écrivain.

Il ne s'agit là nullement d'une prévention mal placée à l'égard du genre biographique, que d'aucuns imputent encore souvent à l'École des Annales, qui aurait assimilé la biographie à un rejeton mal aimé d'une histoire « positiviste », faisant la part belle à l'événement au détriment d'une vision ouverte, méthodique et pluridisciplinaire.

Ce serait bien vite oublier l'apport de Lucien Febvre lui-même à la biographie historique, avec son ouvrage magistral consacré à Martin Luther, qu'il introduisait hier en ces termes :

« Une biographie de Luther ? Non. Un jugement sur Luther, pas davantage.

« Dessiner la courbe d'une destinée qui fut simple mais tragique ; repérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances, son élan premier dut s'amortir et s'infléchir son tracé primitif ; poser ainsi, à propos d'un homme d'une singulière vitalité, ce problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'Histoire : tel a été notre dessein ».

En primant aujourd'hui cette publication, d'un prix qui porte le nom de Lucien Febvre, c'est cette filiation intellectuelle que le jury a souhaité reconnaître dans le beau travail d'historienne mené par Madame Roynette.

Délibérément sélectif dans son objet, comme son titre l'indique, cet **essai historique** s'articule autour d'une hypothèse fondamentale : si les pages consacrées à la Grande Guerre, dans *Voyage au bout de la nuit*, ont joué un rôle déterminant dans sa consécration comme romancier de premier plan, l'expérience réellement vécue en 1914 par Louis-Ferdinand Destouches ne serait pas à la hauteur de son aura de combattant patriote et héroïque. Elle s'inscrirait très vite dans une stratégie délibérée d'affirmation de soi.

Ce n'est donc pas une biographie au sens classique du terme, mais un minutieux travail d'historien que nous offre l'auteure, qui se garde bien de ce que Bourdieu qualifiait d'« illusion biographique ». Il ne s'agit pas non plus d'une biographie du Céline soldat : plus ambitieux, mais aussi plus difficile sans doute, l'objectif de l'historienne est de suivre la trajectoire de l'événement guerrier dans la vie d'un homme, qui en fera la matière essentielle de toute une œuvre littéraire, et de la reconstruction d'une identité déstabilisée à jamais par trois mois de front.

À travers cette passionnante enquête, rédigée d'une plume aussi savante qu'élégante malgré la noirceur de son objet, Odile Roynette montre les traces de la guerre moderne chez le docteur Destouches, devenu célèbre en 1932 sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline, et son impact



particulier sur ses positions politiques et idéologiques. Elle rappelle le rôle matriciel de la Première Guerre mondiale, non seulement dans l'œuvre de ce dernier, mais plus largement dans l'histoire culturelle du XX^e siècle.

Elle réinscrit notamment le parcours de Céline dans l'expérience collective de la caserne puis de la Grande Guerre, pour mieux en cerner la singularité et dissiper ainsi, radicalement, toute tentation hagiographique à cet égard.

Ainsi, plus d'un demi-siècle après la mort de Céline en 1961, le travail de recherche de Mme Roynette s'inscrit dans un interstice jusque-là laissé vacant dans le pourtant très vaste corpus critique, littéraire et biographique sur l'écrivain. Paradoxalement, à l'exception d'un article scientifique aussi pionnier que confidentiel publié par l'Université de Stanford il y a plus de 15 ans, aucune recherche spécifique n'avait été entreprise par un historien sur Céline et la Grande Guerre. Cette lacune est désormais avantageusement comblée.

L'enquête d'Odile Roynette débute par l'analyse de l'expérience du soldat Destouches dans l'armée française des années 1912-1913 et se poursuit par celle du combattant en 1914. À l'aide d'archives militaires et médicales souvent négligées, elle revient de manière inédite sur son engagement dans l'armée et l'expérience de la caserne pour le jeune homme.

Elle met ensuite en lumière le caractère décisif de la période de convalescence et du séjour en Afrique. Elle retrace méticuleusement le rôle fondateur de cette période dans l'émergence d'une personnalité et d'une œuvre littéraire qui n'auront de cesse de questionner le sens ou plutôt le non-sens de la guerre, ainsi que sa résurgence pendant les années 1939-1945. Elle montre comment l'expérience subie d'une première guerre se prolonge sous forme d'argument juridique à l'issue du deuxième conflit mondial, dans la défense de Céline lorsque ce dernier sera mis en accusation par la justice de son pays pour ses pamphlets radicalement antisémites des années 1937 à 1941 (republiés jusqu'en 1944) et ses prises de position publiques dans la presse collaboratrice entre 1940 et 1944.

L'ouvrage interroge également le pacifisme de Céline, souvent mis en exergue comme une justification à l'entrée en écriture pamphlétaire. La connaissance historique de l'expérience de la guerre est d'autant plus importante que cette même guerre est l'origine traumatique revendiquée de l'écriture, du choix de la langue argotique, mais aussi, et plus fondamentalement, de la construction du temps et de l'histoire dans les romans de Céline.

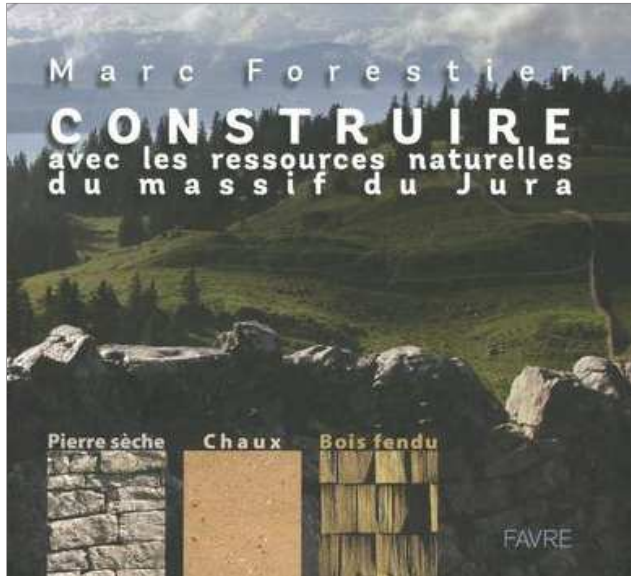
Enfin, et ce n'est pas l'un de ses moindres apports, l'ouvrage fait surgir la socialité du traumatisme derrière l'image étouffante du trauma psychique, et met l'accent sur les formes d'une réappropriation individuelle de la catastrophe collective. Une réappropriation, par opportunisme et/ou par manipulation, qui a permis l'affirmation chez Céline d'une posture d'écrivain singulière, rencontrant d'abord les attentes de toute une société endeuillée et tentant, par la suite, de restaurer son image dégradée.

Lieu infini du ressassement dans son œuvre littéraire, la Grande Guerre aura permis de consacrer l'écrivain, au prix d'ambivalences qu'Odile Roynette est sans aucun doute la première à formuler aussi clairement.

C'est donc au vu de l'ensemble de ces qualités et à l'unanimité de ses membres que le jury remercie Madame Roynette pour cet essai, que nous vous invitons chaleureusement à découvrir. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2015
décerné à **Marc FORESTIER**, pour **Construire avec les
ressources naturelles du massif du Jura** (éd. Favre),
par Aurélie Carré, présidente du jury :



« Monsieur le Conseiller, Messieurs les élus, Mesdames, Messieurs, chers amis lecteurs,

Au nom des membres du jury pour le prix Lucien-Febvre, j'ai le plaisir de présenter les résultats des délibérations du jury concernant les ouvrages historiques et documentaires.

À l'issue des débats de cette année, le jury a choisi d'attribuer le prix à Marc Forestier pour son ouvrage intitulé *Construire avec les ressources naturelles du massif du Jura*, publié par les éditions Favre, dans le cadre d'une coopération transfrontalière entre l'Association romande des métiers du patrimoine bâti, du Parc naturel régional du Haut-Jura et du syndicat mixte du Musée de plein air des maisons comtoises, à Nancray, dont je salue les représentants ici présents ce soir.

En primant cette publication, le jury a souhaité récompenser Marc Forestier pour un travail d'enquête minutieux, très documenté et très bien illustré. À la lecture de ses travaux, nous avons relevé une double filiation que n'auraient sans doute pas reniée l'École des Annales d'une part – dont l'ambition était notamment de fédérer les sciences humaines et sociales – et l'abbé Jean Garneret d'autre part – pour ses enquêtes sur l'habitat rural.

Nous avons apprécié la clarté qui guide dans sa progression l'étude de M. Forestier. Après avoir brossé un portrait historique et géographique de l'Arc jurassien, en s'appuyant notamment sur les avancées de la recherche dans les domaines des sciences, de l'archéologie ou encore de la géologie, l'auteur se lance dans une vaste exploration de trois techniques de construction qui ont contribué à l'unité et à l'originalité des paysages jurassiens : la pierre sèche, la chaux et le bois fendu.

L'auteur s'attache à décrire très précisément les spécificités de ces techniques, ainsi que leur usage en matière de conservation et de restauration du patrimoine, mais aussi leur intérêt en matière de construction contemporaine. Cette analyse scientifique et technique est illustrée en fin d'ouvrage par une quinzaine de réalisations réparties sur l'ensemble du massif du Jura. Elle est complétée d'un glossaire et d'une bibliographie, particulièrement utiles pour apprécier et poursuivre la lecture.

En honorant le livre de Marc Forestier, le jury récompense la qualité et l'intérêt de l'étude menée, ainsi que la recherche d'équilibre qui a présidé à la construction de l'ouvrage.

Il s'agit d'un ouvrage de recherche scientifique et technique, dont la quête d'exhaustivité rappelle par certains aspects la méthodologie de l'Inventaire général du patrimoine. Dans le même temps, l'auteur a cherché à faire œuvre de vulgarisation au sens noble du terme. Contrairement à ce que son titre pourrait laisser penser au lecteur non averti, *Construire avec les ressources naturelles du massif du Jura* n'est ni un manuel d'auto-construction, ni un inventaire typologique du bâti rural en pierre sèche, chaux et bois fendu, ni un ouvrage d'érudition locale. C'est un projet éditorial ambitieux sur le fond comme sur la forme : une entreprise de diffusion des savoir-faire traditionnels, vus à travers le prisme des problématiques actuelles en matière de développement durable, mais aussi de l'état de l'art en matière d'ingénierie, ou encore de restauration et de conservation des matériaux. C'est également une enquête qui conduit le lecteur de part et d'autre de l'Arc jurassien, sur les traces de pratiques communes, mais aussi de divergences (notamment en matière de préservation du patrimoine rural).

Mais si, au fil des pages, Marc Forestier réussit le tour de force de faire parler les murs, c'est aussi parce qu'il a su faire parler les hommes et qu'au fond, il en dit beaucoup sur nous. Sur notre manière de vivre, de nous inscrire dans un environnement et un milieu. De bâtir des édifices qui parfois nous



séparent, mais souvent nous ressemblent et nous rassemblent, comme en témoigne le désir de se réapproprier des techniques oubliées ou encore la vigueur des initiatives portées par les associations, rejointes ensuite par les institutions.

Les remerciements publiés en fin de volume sont un bel exemple de cette démarche collective. Le projet auquel nous rendons hommage ce soir est non seulement le fruit d'un travail d'auteur, mais aussi de la rencontre avec plus d'une centaine de personnes de part et d'autre de la frontière franco-suisse : acteurs publics et privés, représentants du monde économique, artisans, entrepreneurs, agriculteurs, artistes ou encore architectes... Bien loin d'un inventaire à la Prévert, ces rencontres avec muretiers, tavillonneurs, spécialistes d'architecture vernaculaire et autres « curieux insatiables », ont donné naissance à un propos aussi riche que lumineux... à l'exception peut-être d'une pourtant fort utile introduction à la géologie locale, dont la subtile tectonique aura manqué – pour un court instant, je vous rassure – d'attirer les Béotiens de mon espèce vers les dépressions du Jura plissé. Fort heureusement, le talent de « passeur » de Marc Forestier fait vite son office : les illustrations choisies en regard des descriptions techniques sont très souvent source d'illumination. Ou peut-être est-ce la redécouverte des lumières du Jura, fort joliment mises en valeur dans le livre, qui m'aura égarée.

En résumé, cet ouvrage est un livre de passionnés qui rend le propos de l'auteur passionnant. Un livre qui parle à la fois d'architecture, de patrimoine, de paysages et de savoir-faire. Marc Forestier a réussi le tour de force de faire un travail d'étude scientifique, qui, sans faire de concession à la technicité de son objet, donne envie d'être partagé, reposé, repris, montré, en famille ou entre amis. Il a par ailleurs le mérite de nous faire porter un regard éclairé sur des paysages ou des réalisations qui, parfois, nous sont devenus trop familiers.

Enfin, je vous invite très chaleureusement à vous plonger dans la « poésie des murs » proposée en filigrane par Marc Forestier. Derrière la valeur technique et fonctionnelle des murs, c'est aussi leur valeur patrimoniale, esthétique, graphique, qui est mise en lumière. Mais c'est également leur valeur de protection, d'accueil, de rencontre, d'échange, de circulation. Si mes amis du prix Marcel-Aymé m'autorisent à user d'une métaphore philosophique et littéraire, ce beau projet collectif évoque l'éloge de la saxifrage développé par Marie-José Mondzain. Ou comment, dans un mouvement commun de transmission et de partage, on peut composer une nouvelle force d'invention et de liaison à partir de ce qui semble immobile, voire immuable.

Merci à Marc Forestier d'avoir su si bien mettre en valeur cette force collective. »

* * *

Discours de remerciements de Marc Forestier, lauréat du prix, 16 décembre 2015

Madame la Présidente de l'Association du livre et des auteurs comtois,
Monsieur Niepceron, représentant la Présidente du Conseil régional,
Mesdames et messieurs,

« Je vous remercie de vous être joints nombreux à cette remise de prix.

Je suis très honoré et fier d'être lauréat du prix Lucien-Febvre 2015.

Cette distinction est une belle reconnaissance pour le travail de tous les acteurs impliqués dans la conception de cet ouvrage. Elle vient consacrer la volonté partagée d'une recherche de qualité, et je vous en remercie.

Mes remerciements vont en premier lieu à Daniel Glauser, secrétaire de l'Association romande des métiers du patrimoine bâti, puisqu'il est l'instigateur du projet de coopération franco-suisse qui m'a permis de renouer avec des recherches personnelles initiées voici plus de trente ans.

Le Parc naturel régional du Haut-Jura a été chef de file de la réalisation de l'ouvrage. Je salue le travail de suivi assuré par Muriel Vercez, architecte au Parc, et je me réjouis ce soir de la présence amicale de Denis Vuillermoz, représentant le Président du Parc.

La mission de rédaction de l'ouvrage a donné lieu à un appel d'offres, auquel j'ai répondu via la société de portage salarial bisontine CIPRES.



Ma gratitude va ensuite vers les deux cents personnes rencontrées au cours du travail de recherche venu alimenter le contenu de l'ouvrage. Je pense notamment aux services du patrimoine du canton de Neuchâtel, aux universitaires mobilisés, aux archivistes, aux artisans, aux architectes et propriétaires des quinze réalisations présentées. Je tiens à remercier particulièrement Élisabeth Carry-Renaud, auteure d'une thèse sur « l'Homme et la forêt dans le Haut-Doubs », véritable mine d'informations, à laquelle j'ai abondamment puisé. Elle a bien voulu assurer de surcroît une relecture attentive de la première partie du livre.

Mes remerciements vont aux Éditions Favre, pour la qualité de fabrication de l'ouvrage. J'ai apprécié l'écoute, la réactivité et la rigueur de Lidiane Quaglia, responsable d'édition, excusée ce soir. Le choix du graphiste François Bernaschina, de Francfort Communication, a indéniablement contribué à l'unité de la ligne graphique et l'esthétique du livre.

Mon implication a représenté un investissement lourd, et je sais gré à Élisabeth Viellard, ma compagne, d'avoir prodigué ses encouragements et exercé son œil critique, sans manifester d'impatience.

Je voudrais rendre hommage aux personnes qui m'ont donné le goût de l'histoire et des investigations de terrain. Mon professeur d'histoire en classe terminale à Chambéry, Marie-Claire Gachet (qui a été par la suite inspectrice sur l'académie de Besançon), se réjouit aujourd'hui de l'attribution de ce prix.

Merci à Michel Vernus pour ses ouvrages sur la vie quotidienne sous l'ancien régime, qui m'ont permis « d'habiter le XVIII^e siècle », lors de mes recherches sur les greniers-forts du Haut-Jura, voici plus de trente ans.

À l'époque, les éditeurs ne croyaient guère aux livres consacrés à l'architecture rurale. J'en profite pour adresser un clin d'œil à Georges Curie, membre de l'ALAC, ancien délégué à la lecture pour les régions Franche-Comté et Bourgogne (un précurseur de la fusion des régions). Il était l'un des rares à croire au succès des *Secrets du grenier fort*, que j'ai finalement édité à compte d'auteur, puis réédité l'année suivante.

Construire avec les ressources naturelles du massif du Jura se situe dans la même veine – ou dans le droit fil, selon l'expression consacrée au bois fendu.

Aujourd'hui, lorsque l'ethnologue François Calame, spécialisé dans les savoir-faire associés à l'habitat rural, salue un livre « technique comme il les aime, rigoureux et avec une perspective dynamique », quand le fresquiste helvétique Raymond Perrenoud, âgé de 90 ans, débute sa lettre par ces mots : « Votre livre me rassure beaucoup », quand Michel Vernus me confie que « la lecture donne envie de mettre la main à la pâte », ou quand la journaliste de Village Magazine, Lucile Vilboux, juge le livre « très agréable pour le grand public en raison d'un texte fluide et du grand nombre de photos », je me dis que nous avons atteint notre objectif.

L'attribution du prix Lucien-Febvre est une belle reconnaissance.

C'est pourquoi je remercie chaleureusement Martine Coutier d'avoir accueilli ce livre dans la présélection. J'ai plaisir à partager avec vous une affinité pour le Haut-Jura et plus particulièrement le village de Lajoux. Je remercie le jury d'avoir été sensible à l'originalité de ce travail et de me faire l'honneur de le situer dans une filiation avec l'École des Annales.

Je suis heureux de l'enthousiasme exprimé par sa jeune présidente, Aurélie Carré. Le grand-père que je suis devenu juge cette dimension intergénérationnelle rassurante.

Je voudrais dire aux membres du jury : « Vous n'avez pas consacré un jeune auteur, mais soyez assurés de la stimulation que représente l'attribution du prix Lucien-Febvre dans la poursuite d'un devoir de transmission ».

J'aurais aimé vous annoncer la conclusion d'un contrat d'édition avec un éditeur comtois pour un nouvel ouvrage. S'ils sont aujourd'hui convaincus de la valeur du contenu, les éditeurs rechignent encore à s'engager dans l'édition de « beaux livres » en couleur sur des sujets de niche, sans l'aide financière de tiers. Le soutien de la fondation de famille Sandoz ou de la Loterie Romande est souvent déterminant pour engager en Suisse des projets relatifs au patrimoine. Il n'existe pas de fonds privés équivalents en France.

Antoinette Gillet m'écrivait récemment : « Bonne chance pour la diffusion, le plus dur dans l'aventure d'un livre ». Mesurant cette difficulté, je me suis employé à profiter de l'attribution du prix Lucien-Febvre



pour relancer la communication, afin de faire sortir ce livre de la catégorie des ouvrages techniques dans laquelle il risquait d'être enfermé. J'ai pu constater l'accueil bienveillant en Franche-Comté auprès des initiés et l'écho favorable en Suisse romande. J'ai apprécié le relais du Centre régional du livre de Franche-Comté auprès des libraires. Mais j'ai pu mesurer l'importance de l'appréhension physique du livre ouvert, pour convaincre le libraire ou le lecteur. Ce contact charnel, les circuits des grands diffuseurs et le filmage plastique des livres ne l'assurent plus. Le rôle de la presse et des médias est également essentiel pour faire connaître l'existence des livres.

Enfin, je remercie solennellement le conseil régional de Franche-Comté, représenté ici par Monsieur Loïc Niepceron. Merci pour le soutien de la Région au programme de coopération INTERREG porté du côté français par le Parc du Haut-Jura et le Musée des maisons comtoises. Sans l'aide financière du conseil régional, ce livre n'aurait tout simplement pas existé. Je remercie bien évidemment la Région pour sa dotation du prix Lucien-Febvre, déjà réinvestie en équipements et documentation pour la conception de nouveaux ouvrages.

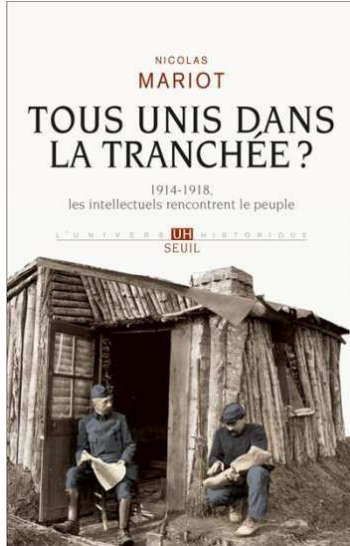
J'espère vivement que d'autres auteurs bénéficient de cet effet de levier.

C'est pourquoi je terminerai, au lendemain des élections régionales, en exprimant le vœu que le prix Lucien-Febvre survive à la fusion de la Bourgogne et de la Franche-Comté. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2014
décerné à **Nicolas MARIOT**, pour ***Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918. Les intellectuels rencontrent le peuple*** (Seuil),

par Michel Vernus, président du jury :



« Mesdames, Messieurs, chers amis lecteurs, au nom des membres du jury pour le prix Lucien-Febvre, j'ai le plaisir de présenter les résultats des délibérations du jury concernant le livre d'Histoire et le livre documentaire.

Parmi les livres qui avaient été préalablement retenus lors d'une présélection, cette année, le prix, à l'unanimité du jury, a été attribué à un ouvrage intitulé *Tous unis dans la tranchée ?* (le point d'interrogation a son importance). Avec un sous-titre qui précise l'objet de l'ouvrage : *Les intellectuels rencontrent le peuple*. L'ouvrage est publié aux éditions du Seuil. L'auteur, Nicolas Mariot, est d'origine jurassienne et, nous croyons savoir plus précisément, d'origine champagnolaise.

La notion de plaisir est trop souvent ignorée en histoire, je veux dire plaisir de la découverte, plaisir de la lecture et du récit, et sur ce plan je dois vous faire une confidence : tous les membres du jury, dans leur diversité, ont avoué avoir éprouvé du plaisir à lire cet ouvrage.

Nicolas Mariot, en historien-sociologue, nous livre là un ouvrage brillant, admirablement construit, appuyé sur une méthodologie extrêmement convaincante. Par ses qualités, la nouveauté de sa démarche, l'ouvrage correspond parfaitement à ce que représentent dans notre historiographie l'œuvre et la conception de l'histoire qui étaient celles de Lucien Febvre. Il est des ouvrages qui, à leur lecture, au fil des pages, vous donnent le vrai plaisir d'une excitation intellectuelle, tel est bien le cas de ce beau et gros travail.

L'auteur a construit son propre objet historique, il a construit un corpus d'intellectuels combattants dont les textes, lettres, journaux sont essentiellement des réactions immédiates à leur nouvelle condition, condition dans laquelle ils ont été brutalement jetés et pour une durée parfois longue, en tout cas pour ceux qui survivent. L'échantillon pertinent est constitué de 42 témoins parmi lesquels le Comtois que je suis relève la présence de Louis Pergaud, des témoins jetés dans l'enfer des tranchées, au milieu des autres combattants, ces autres étant des paysans et des ouvriers. Un monde en grande partie ignoré par ces intellectuels, qu'ils viennent de Paris ou de la province, un monde qu'ils découvrent brusquement. L'enquête poursuivie par l'auteur dont il nous fait ici bénéficier met à mal la vulgate républicaine de l'égalité, d'une communauté de soldats parfaite, et plus encore la vulgate développée par les associations d'anciens combattants de l'après-guerre concernant la fraternité des tranchées.

Page après page, la démonstration est claire, nuancée grâce à une exploitation précise, complète et rigoureuse des témoignages, exploitation réalisée sous les différents angles imaginés et envisagés par l'auteur. Les non-dits des témoignages, comme les déclarations explicites, sont pleinement exploités. L'intégration des citations nombreuses dans le cours d'une démonstration qui aurait pu être lourde, et qui ne l'est pas, donne une présence humaine et une vie palpante au récit.

Au total, il ressort que, sous l'uniforme jusque dans les tranchées, se dessinent de grandes lignes de différences entre le petit groupe d'intellectuels analysé et la masse des autres combattants ; que ce soit au niveau des attitudes, des grades obtenus, des soldes très inégalitaires, que ce soit dans le logement, la nourriture, les temps de repos et de loisirs, jusque même dans la conception du patriotisme qui anime les uns et les autres. À l'épreuve du feu, les intellectuels se donnent le rôle de dépositaires de l'élan patriotique, un élan qu'ils doivent insuffler dans la masse des combattants ; l'intellectuel peut devenir à son insu « donneur de leçon », l'expression est utilisée par l'auteur.

Celui-ci note donc une distance bien réelle entre ce petit groupe d'intellectuels, fraction avancée des classes supérieures, et la masse populaire des autres combattants. En somme, sous l'uniforme, les distinctions de classes de la société française d'avant-guerre réapparaissent dans les tranchées en dépit de la misère, de l'horreur et de la mort souvent estimées et jugées égalisantes.



Non spécialiste de la question, j'ai envie de dire que, la fraternité des tranchées, peut-être faut-il aller la chercher ailleurs, entre gens du peuple ouvriers ou paysans, ou encore entre combattants d'une même région ? Là sans doute résident des solidarités à explorer.

En tout cas, l'auteur, non content de nous livrer les résultats de son enquête, de nous faire suivre les chemins de la clarté démonstrative, souhaite nous faire participer à sa démarche. Il nous ouvre la boîte à outils de la construction de son livre, les secrets de sa recherche, le pourquoi de ses choix. Cela dans une partie joliment intitulée *Échafaudages*, tant il est vrai que l'histoire est une construction. Le lecteur aurait bien tort de prendre ces pages situées à la fin de l'ouvrage comme une annexe inutile et superflue. L'auteur nous offre en termes clairs le spectacle de la gestation de son ouvrage, d'une recherche en marche. Il explique la manière dont il a travaillé, comment il a collecté sa documentation, comment il l'a confrontée à une documentation plus large, évoque les concepts retenus... Mieux, il y remet en perspective l'historiographie de la Grande Guerre, propose des pistes de recherche...

Il est temps de terminer, et surtout de laisser la découverte de ce beau livre aux lecteurs. Ils y trouveront un regard neuf, original, sur la Grande Guerre, au moment même où la commémoration a multiplié et multiplie les expositions, mais aussi les livres offerts au grand public.

Finalement, je dirais que ce livre montre combien l'histoire doit rester chevillée au réel. À travers les textes, les images, les objets..., elle cherche à percer le mystère des situations vécues par les hommes. Or, le lecteur trouvera dans cet ouvrage une vision et une pratique de l'histoire, où chaque individu est ancré aux lieux et aux choses, ancré dans le groupe social auquel il appartient, ancré dans les symboles et l'imaginaire qui sont les siens. Une vision et une pratique de l'histoire qui débouche très utilement sur une réflexion citoyenne empreinte d'humanité. Après cela, peut-on encore poser la fameuse question de l'utilité de l'histoire ? »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2013
décerné à **Christiane ROUSSEL**, pour **Besançon du Moyen
Âge au XIX^e siècle, Ses demeures** (Lieux Dits),

par Jean-François Solnon, président du jury :



« Pour certains esprits, pour certains esprits malicieux, il existe au moins trois catégories de livres d'Histoire : les livres d'érudition, ceux de vulgarisation et ceux de tables basses.

Aucun ouvrage d'érudition ne peut avoir moins de 600 pages : en dessous, l'auteur, un savant, s'estimerait superficiel, inférieur à sa tâche, voire frivole. Un livre d'érudition est lourd et pesant dans tous les sens du terme. Sans illustration, il est bourré en revanche de notes infrapaginales. Parfois même les pages du livre sont aux trois-quarts noircies de notes tandis que le texte de l'auteur ne compte que quelques lignes. Le livre d'érudition aime à flirter avec un vocabulaire relevé. Ainsi au mot *exemple* ou *modèle*, il préférera « paradigme » ; *lieu commun*, *cliché littéraire*, *poncif* seront avantagement remplacés par « topoi ». Le livre d'érudition ne boude pas les formules à la mode et, par exemple, cherche à « investir le champ des possibles ». Le livre d'érudition aime à adopter des expressions empruntées à la linguistique ou à la rhétorique. *Oxymore* étant devenu trop commun et *anaphore* désormais galvaudé, il usera avec délice de la « synecdoque ». Le livre d'érudition n'hésite pas à s'armer de longues citations, dont quelques-unes en langues étrangères, jamais traduites.

La deuxième catégorie, à mille lieues de la première, est le livre d'histoire « de vulgarisation » ou plutôt de « basse vulgarisation », destiné à un public qui lit peu et se contente de peu et ne connaît un titre que par la liste des meilleures ventes proposée par les magazines ou par un animateur de divertissement télévisé. Ce livre est beaucoup moins épais, ou, s'il a l'apparence d'un livre normal, les marges sont larges et la police des caractères gigantesque, comme si elle était destinée aux malvoyants. Le sujet traité flatte la curiosité sommaire de ses lecteurs. Il y est souvent question de mystères (des Templiers), de secrets (de la franc-maçonnerie), de crimes jamais élucidés, de turpitudes des maîtresses royales ou des égéries républicaines. Du sang, du sexe, du drame ! sont les ingrédients favoris de tels livres.

La troisième catégorie est celle que j'appelle les livres de tables basses ou de tables à apéritif. Ce sont de beaux livres (c'est-à-dire appartenant à la catégorie « beaux-livres » avec un trait d'union), bien édités, abondamment illustrés, mais au texte d'ordinaire maigrichon et dont le sujet est censé traduire les préoccupations intellectuelles ou artistiques de son propriétaire : d'où la table basse où il est attaché des mois durant au vu des invités. Généralement, c'est un livre qu'on ne lit pas ou pas entièrement, mais qu'on expose. Le livre de table basse est surtout un marqueur social.

En quoi « Besançon et ses demeures du Moyen Âge au XIX^e siècle » est-il concerné par ces caricatures ? Il participe des trois catégories. Mais attention ! au meilleur de ces trois catégories. Oui, *Besançon et ses demeures* est un livre savant, mais jamais pesant. Oui, il est accessible au public, mais ne sacrifie pas à la facilité. Mais il est si bien illustré et édité qu'il ne peut être soustrait au regard et être trop tôt rangé sur un rayon de bibliothèque. D'où un séjour prolongé sur la table basse, ou le lutrin, mais en tout bien tout honneur, et c'est sa récompense.

Les qualités de ce livre n'ont pas besoin d'être longuement énumérées. Elles s'imposent d'elles-mêmes.

Votre livre, Madame, est un livre sérieux, rigoureux, nourri aux meilleures sources, construit autour d'une belle réflexion, armé d'une problématique bien posée, qui montre comment les habitants ont investi leur cité entre le Moyen Âge et notre temps, prenant en compte 248 demeures appréhendées sur la longue durée, du XV^e au XX^e siècle, il est vrai seulement dans la ville intra-muros (ce que vous reconnaissez dès votre avant-propos). Mais il s'agit d'un livre jamais ennuyeux, d'une aimable érudition qui s'éloigne de toute sécheresse.



Un livre qui doit facilement trouver son public – un large public – tant son texte est accessible à chacun et ses photographies – dues à l'œil averti d'Yves Sancey et Jérôme Mongreville – sont appropriées au sujet traité.

C'est certes un « beau-livre », mais un beau-livre qu'on lit, qu'on consulte, qu'on savoure, dans lequel on se promène comme pour découvrir ou redécouvrir la ville. Besançon n'a jamais manqué d'ouvrages consacrés à son patrimoine. Certains prenaient l'aspect de promenades dans la ville où l'auteur, au détour d'une rue, se plaisait à décrire un bâtiment ou un hôtel, d'autres n'étudiaient qu'un seul siècle et surtout celui des Lumières, d'autres enfin se contentaient d'être des livres d'images, photographies ou cartes postales. Nous tenons avec le livre de Christiane Roussel (et ses collaborateurs) ce qui est déjà un classique et le restera longtemps, un ouvrage qui démode les publications précédentes. Un ouvrage ambitieux, un ouvrage qui séduit. En deux mots : une entreprise réussie.

Votre livre doit avoir une autre fonction que celle de révéler le passé urbain. Peut-être n'y avez-vous pas songé, mais les informations que vous avez retenues, la réflexion que vous avez menée devraient éclairer ceux qui ont la charge d'administrer la ville ou qui ambitionnent de le faire. Je me permets de faire ainsi publiquement une suggestion. Que chaque candidat en mars prochain démontre qu'il connaît grâce à vous, par votre livre, le passé urbanistique et monumental de Besançon. Je vous invite, Madame, à fréquenter tous leurs meetings pour le vérifier.

Que ces rencontres électorales soient aussi l'occasion pour les citoyens d'interroger les candidats sur les leçons du passé, mais toujours actuelles, concernant les aménagements urbains, les embellissements, la salubrité publique, les espaces verts, les typologies de l'habitat, la qualité des constructions, les manières d'habiter, sans oublier les axes de circulation... Tous thèmes étudiés dans votre ouvrage. Un bon candidat devrait savoir comment les édiles d'autrefois ont traité ces problèmes, quels furent leurs succès (qu'il faudrait imiter) et leurs échecs (qu'il convient d'éviter).

À ceux qui, nourris de votre livre, répondront avec précision à ces questions, le chemin de la mairie leur est ouvert. Pour les autres, point de salut électoral. Votre ouvrage, Madame, et la connaissance que l'on en aura, sera un sésame qui mènera à la victoire. Tant il est vrai qu'il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2012
décerné à **Francis PÉROZ**, pour *De Jaurès à Pétain.
Itinéraires de L.-O. Frossard* (UTBM),

par Jean-François Solnon, président du jury :



« Suffit-il de sauter sur sa chaise comme un cabri en répétant « Lucien Febvre, Lucien Febvre, Lucien Febvre » pour apparaître comme un disciple du célèbre historien ? Le co-fondateur des *Annales*, celui par qui la recherche historique s'est délestée avec bonheur des vieilles lunes positivistes, aurait été étonné de l'ardeur de ses épigones à vouloir coûte que coûte faire de son œuvre les seules Tables de la Loi. Ce qu'on appelle un peu rapidement l'école des Annales s'est parfois transformée, après la mort du maître, en un instrument de combat pour non seulement préserver l'héritage de son fondateur, mais en faire l'alpha et l'oméga de la recherche historique, affectant d'ignorer ainsi toute autre conception de l'histoire. Pour ces intégristes, malheur à ceux qui ne se conformaient pas à la vulgate febvrine ! L'homme est ainsi fait : les gardiens du Temple sont souvent jusqu'au-boutistes.

Ainsi certains représentants de la Nouvelle Histoire ont-ils exclu de leur champ de recherche des pans entiers de ce qui composait jusque-là cette discipline. En revanche triomphèrent l'histoire économique – à l'échelle du monde, Fernand Braudel

oblige ! – l'histoire sociale, bientôt l'histoire des mentalités. À juste titre. Et nous sommes nombreux, historiens de métier, à les avoir pratiquées et à les pratiquer encore. En revanche, étaient exclues l'histoire militaire – parce qu'elle ne pouvait être que la détestable histoire-batailles – ; l'histoire diplomatique ou l'histoire politique sous prétexte que, prisonnières de l'événement, elles ne s'inscrivaient pas dans la longue durée. La biographie surtout était jugée comme la forme la plus archaïque de l'histoire parce que, assurait-on, elle privilégiait l'anecdote, s'abandonnait à la singularité quand le structuralisme et l'histoire quantitative ouvraient aux chercheurs des lendemains qui chantent. Le collectif : voilà – assurait-on – le salut, voilà, la voie à suivre !

Puis des maîtres authentiques de la Nouvelle Histoire se sont ravisés. L'on vit un Emmanuel Le Roy-Ladurie chercher, au-delà de l'histoire du climat ou des paysans de Languedoc, à démonter le fonctionnement de la Cour de Versailles en interrogeant une source littéraire (alors que la littérature était dédaignée par les historiens), celle des *Mémoires* de Saint-Simon. Ou un Jacques Le Goff, qui nous a tant appris sur les marchands et banquiers du Moyen Âge ou sur l'invention du purgatoire, écrire une copieuse biographie de Saint Louis. Ces auteurs signaient la fin d'une époque.

Les exclusions, les réticences, les anathèmes se sont aujourd'hui évanouis. L'histoire y a gagné en diversité et en pluralisme. Au-delà des excès des thuriféraires mal inspirés, reste un héritage incontestable. Lucien Febvre et Marc Bloch ont imposé aux historiens une exigence : celle de la nécessaire problématique.

Il n'y a d'étude historique qui n'ait posé au préalable une ou plusieurs questions fécondant la réflexion, sous peine de se perdre dans la confusion des matériaux et de limiter ses ambitions au simple récit. La difficulté de l'historien, assurait Paul Veyne, c'est moins de trouver des réponses que de formuler des questions. Le questionnement, voilà le fil directeur de toute recherche ! Sans ce précieux sésame, toute étude prétendument historique n'est qu'une collection de fiches, une juxtaposition de documents primaires, un travail au raz des archives, sans mise en perspective ni clé de compréhension du passé. Bref, un travail vain.

Pénétré des leçons léguées par Lucien Febvre, mais sans les exclusives de ses épigones, notre jury a décidé, en toute liberté, de couronner une (apparente) biographie d'un ministre de la III^e République agonisante, celle de Ludovic-Oscar Frossard (1889-1946), due à la plume de Francis Péroz.

Si vous aviez appartenu, Monsieur, aux générations qui nous ont précédés, au temps où triomphait l'école des Annales, jamais vous n'auriez obtenu un prix estampillé Lucien Febvre. Votre livre cumule ce qui était alors considéré comme deux péchés : celui de la biographie et celui de l'histoire politique.

Puisque l'une et l'autre ont retrouvé leur place légitime, nul ne contestera que votre ouvrage puisse être placé sous le patronage du grand historien. Mais il y a plus. Cette biographie n'est biographie qu'en apparence. C'est en réalité une biographie intellectuelle et politique : une analyse – votre sous-titre l'indique – des « itinéraires » de Ludovic-Oscar Frossard. Le choix de ce mot et la forme plurielle que vous lui donnez dit déjà la richesse de l'enquête. Le titre général précise et résume la problématique : de Jaurès à Pétain. L'histoire d'un grand écart. Comment le jury aurait-il pu négliger un tel sujet ? Beaucoup parmi nous, j'en suis sûr, ont le souvenir du journaliste André Frossard, le fils, personnage plutôt rugueux mais attachant, converti au catholicisme à vingt ans, dont un des livres a été un tel succès de librairie en 1969 que son titre – « Dieu existe. Je l'ai rencontré » –, souvent détourné, est devenu une formule du langage courant. Mais qui connaissait le père ? Si certains savaient, vaguement, que Ludovic-Oscar avait été en décembre 1920 un des fondateurs du Parti communiste français au congrès de Tours et plusieurs fois ministre, peu connaissait son itinéraire depuis l'école de Fossemaigne où il fut instituteur – village situé à une quinzaine de km de Belfort qui n'avait pas d'église mais était doté d'une synagogue – jusqu'aux ors des palais de la République. Qui savait que, premier secrétaire du nouveau parti qu'il venait de contribuer à fonder contre Léon Blum et Marcel Sembat, Frossard, désenchanté après son second voyage à Moscou, avait regagné le parti socialiste, « la vieille maison » ? Et surtout qui aurait pu penser qu'il devint un jour un soutien du maréchal Pétain ? Sur la célèbre photo qui montre le gouvernement de Paul Reynaud sur le perron de l'Élysée le 6 juin 1940, l'œil était attiré par le sémillant président du Conseil, plutôt souriant, qui contrastait avec le grand échelas placé au fond, comme au piquet, la mine renfrognée, le seul en uniforme militaire, qui était De Gaulle, mais nul ne s'interrogeait sur l'identité du grand homme chauve à moustache, lunettes et nœud papillon du premier rang, à la droite de Reynaud, qui était Frossard.

Votre livre, qui brosse les itinéraires idéologiques et politiques du personnage, cumule les qualités. Celles que notre jury attend et a déjà trouvées les années précédentes en couronnant l'ouvrage de Thomas Bouchet sur *Noms d'oiseaux*. *L'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, d'Anne-Sophie Chambon sur *Proudhon, l'enfant terrible du socialisme* ou le *Dictionnaire historique de la Résistance* dû à François Marcot. Ce palmarès incomplet démontre à l'envi que notre jury ne s'est pas trompé. Et il ne se trompe pas davantage en vous attribuant ce prix. Car il privilégie de véritables sujets et, comme le vôtre, des sujets dignes du plus grand intérêt.

Nul ne peut le nier : le destin de Frossard est pour le moins singulier, sans pour autant être unique, et aussi nous passionne-t-il. Rencontrer Lénine et Trotsky, puis croiser Pierre Laval ou Philippe Pétain, méritait qu'un historien s'intéressât à un homme dont le rôle politique fut aussi éminent et puisse rendre compte d'un parcours aussi erratique. Les personnages cités – et il en est d'autres presque aussi célèbres – disent assez l'intérêt de votre étude. Vous dont les préoccupations s'étaient jusque-là limitées à l'histoire locale, vous avez dépassé la chronique régionale pour empoigner un beau sujet. Sujet que vous avez servi grâce à l'exploitation de sources variées et que vous avez mis en œuvre grâce à une démarche pertinente et à une écriture claire et retenue. Qualité supplémentaire de votre livre, car, à la curiosité que suscite le thème traité, s'ajoute la facilité qu'on éprouve à lire votre ouvrage.

Certains se seraient contentés d'exploiter les articles de la presse de l'époque, d'autres moins paresseux auraient convoqué les témoignages des contemporains et décrypté les écrits de votre héros. Ce que vous faites. Vous y avez ajouté le recours aux archives nationales et départementales et inséré votre étude dans les travaux des meilleurs historiens de la France du xx^e siècle. La richesse documentaire dont votre livre fait preuve, la méthode utilisée, sont la garantie d'un travail historique bien conduit.

Oserais-je ajouter une qualité supplémentaire : celle de la probité que vous cultivez au long de ces pages. Contrairement à ce que l'on prétendait jadis : un historien ne peut pas être d'aucun temps ni d'aucun pays. S'il ne peut se dépouiller complètement de sa sensibilité politique ou philosophique, celle-ci – contrairement à la tunique de Nessus – peut être mise en sommeil. La vôtre : nous l'ignorons. Elle ne s'expose pas, tant vous êtes soucieux avant tout de comprendre.

On ne le dira jamais assez : l'historien n'est pas un juge, ni un procureur ni un avocat. Ses orientations personnelles doivent (autant que faire se peut) s'effacer derrière son sujet. L'impartialité est un idéal jamais vraiment atteint, mais l'honnêteté intellectuelle devrait être à la portée de chacun. Votre livre, Monsieur, n'est pas l'œuvre d'un militant. C'est celle d'un historien. Vous accordez à votre héros sa part de lumière comme sa part d'ombre. Jamais votre étude ne sacrifie au manichéisme. Elle n'est ni réquisitoire ni hagiographie. Et surtout, vous vous gardez des reconstitutions rétrospectives, celles dont s'emparent ceux qui connaissent la suite de l'histoire.



Vous montrez un Frossard manquant de lucidité lors de son premier voyage en Russie en 1920, victime des sirènes du bolchévisme malgré les mises en garde de Jules Guesde et de Boris Sokolov, tout comme, plus tard, il mésestimera l'importance de la crise des années trente, ignorera l'urbanisation en marche et, comme beaucoup de ses contemporains, écrivez-vous, méconnaîtra l'Allemagne nazie. Combien il aurait été facile de dénoncer cet itinéraire contre nature, de Jaurès à Pétain, de juger et pour finir de condamner. Vous préférez rendre compte de la complexité du personnage et de son époque ; vous préférez expliquer.

Vous ne cachez pas les contradictions de Frossard, ses illusions, ses naïvetés, ses faiblesses, ses silences coupables, ses errances. On lit ainsi sous votre plume des pages stimulantes : celles consacrées au débat sur l'armistice, considéré par Frossard comme un répit nécessaire (mais dont il voulait connaître les conditions que Hitler s'appropriait à imposer), celles relatives au vote des pleins pouvoirs à Pétain (vote auquel il s'est associé), à l'adhésion de Frossard à la collaboration économique pour l'édification d'une Europe nouvelle qu'il imaginait porteuse de paix, mais non pas à une collaboration idéologique ou raciale. Puis vint son éloignement de Vichy après le rappel de Laval en août 1942, son rapprochement avec la Résistance – celle de Giraud contre celle de De Gaulle –, la traque dont il fut l'objet à la Libération par les résistants communistes, et sa mort en 1946 qui lui permit d'échapper à la Haute Cour.

Mais à chaque moment vous vous efforcez de comprendre, ce qui ne signifie pas justifier. Et vous proposez les clefs d'un tel parcours : le poids du pacifisme, celui de l'anticommunisme réveillé par la signature du pacte germano-soviétique, l'antiparlementarisme, l'opportunisme, le goût, que dis-je, la fascination du pouvoir, mêlés dans un cocktail dont il est difficile d'établir la proportion de ses ingrédients.

Jamais vous n'appuyez le trait. Vous savez tenir à distance votre personnage. Vous avez réalisé un bel équilibre entre le parcours individuel et le contexte historique. L'Histoire et sa compréhension y gagnent.

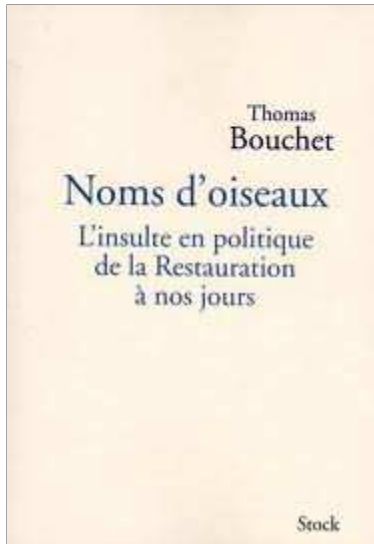
Il n'y a pas, dit-on parfois, de petit sujet en histoire. Mais il n'est pas interdit d'en traiter de grand. Parce que celui de votre livre est original, qu'il touche à l'histoire générale des années vingt aux années quarante du xx^e siècle, qu'il illustre la présence de la gauche à Vichy, que vous l'avez façonné à travers une problématique pertinente, vous avez bien mérité de l'agrément – à l'unanimité – du jury du prix Lucien-Febvre. Un jury qui n'a pas pour mission de promouvoir des ouvrages dont l'aride érudition cache mal parfois la faiblesse de la réflexion ou de couronner des livres qui n'en ont que l'apparence matérielle, un jury dont les membres ne se déterminent qu'en fonction de la qualité des ouvrages qui leur sont soumis.

Déjà, au xvii^e siècle, La Bruyère l'assurait : « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une horloge ». Le prix Lucien-Febvre 2012 que nous vous décernons aujourd'hui démontre, Monsieur, que vous êtes un habile horloger. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2011
décerné à **Thomas BOUCHET**, pour **Noms d'oiseaux.**
L'insulte en politique de la Restauration à nos jours
(Stock),

par Jean-François Solnon, président du jury :



« L'Histoire, Mesdames, Messieurs, l'Histoire comme discipline intellectuelle, est oublieuse. Depuis toujours, elle s'est intéressée aux institutions de l'État, mais elle négligeait les hommes qui les animaient. Elle s'est nourrie de textes normatifs, mais elle a longtemps ignoré la pratique du pouvoir. Elle s'est préoccupée des hommes de gouvernement, mais a délaissé ceux de l'ombre. Elle a gardé la mémoire des grandes joutes oratoires, des envolées d'un Lamartine, d'un Aristide Briand ou d'un Jaurès, mais n'a pas trouvé à son goût les passes d'armes qui méprisaient la rhétorique ou rejetaient le fleuret moucheté dans l'arsenal des vieilleries. L'histoire académique, respectable, volontiers édifiante, n'entendait pas s'abaisser à étudier les insultes échangées entre hommes politiques à l'occasion de débats parlementaires qui s'éloignaient tant de la dignité exigée des représentants de la nation.

L'Histoire est oublieuse. Mais les historiens ont de la mémoire. Ils ont étudié le personnel politique – celui des rois comme celui des républiques –, ont démonté la dynamique de l'exercice de l'autorité, et ont cherché à percer les secrets des coulisses du pouvoir. Aujourd'hui, à la suite d'une équipe de chercheurs, un historien a brisé un tabou et inventé un objet d'histoire : celui des noms d'oiseaux en politique du début du XIX^e siècle à nos jours. Thomas Bouchet est cet historien, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Bourgogne, spécialiste du discours, mais aussi – je rassure aussitôt les esprits inquiets – franc-comtois de résidence, et pour achever de convaincre les plus ardents défenseurs des critères comtois du prix, président depuis 2002 de l'Association des études fouriéristes, auteur du livre *Noms d'oiseaux* auquel le jury que j'ai l'honneur de présider vient d'attribuer le prix Lucien-Febvre.

Pourquoi le cacher : ce livre, publié aux éditions Stock en 2010 et dont il existe déjà une édition en format de poche, a été un succès de librairie. Peut-être pour de mauvaises raisons. Les uns prendraient plaisir à voir comment un homme politique qu'ils détestent avait été rudement traité par ses collègues, d'autres raffoleraient de ces échanges musclés qui, dans les médias font aujourd'hui monter l'audimat, les troisièmes enfin souhaiteraient enrichir leur vocabulaire d'invectives dont ils pourraient un jour faire usage en s'abritant derrière les personnalités qui les ont créées ou utilisées. « Cass'-toi, pauvre... » est devenu une citation dont il est inutile de chercher l'auteur dans un dictionnaire spécialisé.

Les membres du jury, sérieux comme des prélats en conclave, ont trouvé dans le livre de Thomas Bouchet bien d'autres qualités. En treize séquences, du député Manuel, expulsé deux fois la même année de la chambre des députés en 1823, à la passe d'armes entre Dominique de Villepin et François Hollande en 2006, vous vous êtes livré, Monsieur, non pas à une simple et savoureuse compilation mais à un patient décodage, à un beau travail d'historien. Cette dernière formule ne doit pas effrayer ceux qui ne sont pas encore vos lecteurs. Elle signifie la connaissance raisonnée, l'intelligence critique de ce type d'échanges entre parlementaires, car dans votre livre l'insulte retenue est plus parlementaire que politique. Elle met en perspective les noms d'oiseaux échangés, leur sens, leur impact, leur usage – immodéré ou retenu –, ce qu'ils signifient, ce qu'ils escamotent.

L'insulte, appréhendée sur deux siècles – on le découvre grâce à vous –, est d'intensité variable : elle a peu d'éclat sous la monarchie censitaire, se réveille sous la Deuxième République, semble s'assoupir au temps du second Empire, renaît avec la Troisième République, s'enfièvre notamment au temps du boulangisme, du scandale de Panama et de l'affaire Dreyfus, et se maintient en veille sous la Quatrième République, avant la relative pacification dans le dernier demi-siècle.

L'invective aime la variété et ne se contente pas du « lâche », « traître » ou « menteur » qui, en leur temps, pouvaient conduire au duel. Elle mobilise l'imagination, elle se prête à l'invention sémantique ; elle ne répugne pas à de délicieux à-peu-près comme le fameux NaBoléon de Victor Hugo épinglant



une fois encore le troisième Bonaparte. Elle use du mot « ruraux ! » comme d'une qualification insultante dans la bouche des républicains à l'adresse de leurs adversaires, pourtant aujourd'hui mot des plus policés du vocabulaire sociologique. À vous lire, les communistes de 1947 sont passés maîtres en attaques verbales puisque l'énumération des noms d'oiseaux les plus employés n'occupe pas moins de trois pages de votre livre, où au côté de l'inévitable « fasciste » (qu'il faudrait avoir entendu prononcer : soit « faciste », soit « fachiste »), au côté du plutôt convenu, « valet de l'Amérique », se glissent le délicieux « similisocialiste », le mystérieux « sous-Cavaignac », l'allitération « menteur comme Moch » ou le sympathique « Moch, tire-bouchon », adressé au ministre qui entendait mettre un terme à l'occupation des gares.

Votre analyse, Monsieur, et votre réflexion sont servis – on ne se lassera pas de le répéter – par une belle écriture qui rend aisée la lecture du livre et par une maîtrise des conditions du débat qui évoluent avec le temps, car vous savez excellemment nouer ensemble le propos de votre étude avec les circonstances qui ont généré les passes d'armes. Aussi votre livre est-il un authentique livre d'histoire où le lecteur ne se contente pas de savourer des anecdotes – ce plaisir existe –, mais réfléchit grâce à vous aux enjeux des batailles politiques des deux derniers siècles comme à l'évolution des affrontements verbaux dont on constate qu'ils paraissent, malgré tout, plus policés aujourd'hui qu'hier. Encore que cette dernière semaine, les noms de « Bismarck » – il est vrai adressé à un chef d'État étranger – et « Daladier », réservé au nôtre, montrent à l'envi que tout n'est pas perdu dans la tradition française des excès verbaux.

Naguère encore, bien des livres d'histoire se gardaient de toute crudité, les historiens trop sérieux s'autocensuraient volontiers. De la vie d'un puissant, ils refusaient d'entendre les confidences de son valet de chambre. Trop subjectif. Dans l'histoire factuelle, déjà mal aimée, ils voulaient ignorer l'anecdote. Trop peu méthodique. Des propos des uns ou des souvenirs des autres, ils refusaient d'entendre ce que la bienséance réprovoque. Vous comprendrez alors, Mesdames, Messieurs, que c'est la première fois dans l'histoire du prix Lucien-Febvre qu'avec gravité, et un zeste de malice, nous couronnons et nous invitons à lire un livre d'insultes. Mais honni soit qui voudrait transformer votre essai, cher lauréat, en un manuel de coups bas à l'usage des candidats d'une prochaine campagne électorale. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2010
décerné à **Anne-Sophie CHAMBOST**, pour *Proudhon,
l'enfant terrible du socialisme* (Armand Colin),

par Jean-François Solnon, président du jury :



« Dès la proclamation des résultats, la critique est née, Mesdames, Messieurs, dans les esprits, dans vos esprits. Je crois l'entendre encore ce soir. N'y a-t-il pas un paradoxe à décerner le prix Lucien-Febvre à l'auteur d'une biographie? L'historien, fondateur de l'École des Annales avec son complice Marc Bloch, extraordinairement inventif, inventeur de l'histoire des mentalités et volontiers iconoclaste, a non seulement négligé ce genre historique, mais l'a rejeté, repoussé dans les oubliettes d'une histoire traditionnelle, académique, anecdotique, historisante quand elle ne se confondait pas avec la petite histoire.

Il est vrai qu'avant la seconde guerre mondiale et encore après (Febvre est mort à Saint-Amour en 1956), il y eut peu de biographies historiques vraiment dignes d'intérêt. Le genre fleurissait chez les académiciens français du temps – ce qui n'était pas bon signe aux yeux des universitaires – et, circonstance aggravante, chez quelques ducs (Lévis-Mirepoix ou Castries) toujours enclins à révéler les figures de proue d'un Ancien Régime dont ils gardaient la nostalgie. Les professionnels de l'histoire auraient eu la désagréable sensation de se parjurer en lisant André Maurois, Jacques Chastenet ou Henri Troyat. Plus tard, le grand public fit fête à d'autres biographes à succès, mais la Faculté continuait de les tenir pour des pestiférés.

La biographie, « cette histoire faible, écrivait autrefois Claude Lévi-Strauss, qui ne contient pas en elle-même sa propre intelligibilité » et que Pierre Bourdieu naguère dénonçait avec force comme une « illusion », la biographie cumulait, assurait-on, tous les défauts du monde. Elle était située au plus bas de la hiérarchie des genres historiques, comme la nature morte l'était pour les sujets picturaux. Au temps où l'école des Annales n'avait d'intérêt que pour les masses, motrices de l'Histoire, consacrer une recherche à un individu, surtout lorsqu'il appartenait à cette curieuse catégorie des grands hommes, avait quelques chose d'éminemment suspect.

Le livre, Madame, que vous avez consacré à *Proudhon. L'enfant terrible du socialisme*, est présenté dans la prière d'insérer comme une biographie : mais on sait que les éditeurs ne sont pas étrangers à la rédaction d'une quatrième de couverture. Vous-même, vous ne refusez pas en votre introduction l'étiquette de biographe. Mais pour aussitôt démarquer votre livre d'une biographie classique : « Sa vie privée, écrivez-vous en parlant de votre héros, pardon, de votre sujet, n'intéressera ici que dans la mesure où elle éclaire la réflexion politique ». L'honneur est sauf ! Lucien Febvre peut dormir du sommeil de l'éternité sans se retourner dans sa tombe ! Le jury placé sous son patronage n'a été ni infidèle ni parjure. Il a couronné une biographie intellectuelle. Certains de vos lecteurs à venir regretteront peut-être de n'y point trouver les aléas de la vie d'un homme truculent et attachant. Ils seront en revanche comblés par l'analyse forte, pertinente, nuancée et limpide que vous leur offrez de sa pensée.

Le jury que j'ai l'honneur de présider a voulu témoigner de l'accomplissement réussi de votre projet – nous faire pénétrer dans « l'atelier » de la pensée de Proudhon, assister à la gestation de ses idées – et célébrer les qualités de votre méthode, de votre savoir-faire : de l'art de coudre ensemble l'histoire générale d'un temps riche en événements (parfaitement expliqués) avec l'élaboration des idées du théoricien socialiste, jusqu'au choix des citations d'un homme à la plume vigoureuse, nous épargnant ainsi les pages indigestes ou confuses de tel ou tel livre de cet auteur fécond.

L'empathie qui vous lie à Proudhon est sensible. Comment en serait-il autrement ? Aussi vous efforcez-vous de nuancer une accusation inlassablement répétée : celle d'une pensée parasitée par les contradictions. Aussi réfutez-vous, avec la même ardeur, les jugements définitifs de cette mauvaise langue de Karl Marx (je me place à mon tour du côté de Proudhon) qui ne voyait en lui qu'un « petit bourgeois écrivant pour le passé ». Pour l'avenir !, répondez-vous à l'auteur du *Manifeste communiste* et vous convainquez.

Bien des aspects de la pensée protéiforme de Proudhon intriguèrent et, je le crois, passionneront vos lecteurs, tant cet homme prenait en son temps à rebours l'opinion commune : le rôle de la Bourse,



le mutuellisme, les rapports entre la politique et l'économie, la question de la représentativité, le fédéralisme comme réponse à l'État jacobin ou encore le choix de l'abstention dans les élections législatives. Chez cet électron libre de la pensée et de l'action, les idées foisonnent, les prises de position désorientent quand elles ne choquent pas. Songeons à son hostilité à l'émancipation de la femme. En prônant l'abstention en 1863 qui le plaçait ainsi en marge de l'opposition républicaine, ne devenait-il pas l'allié objectif des légitimistes hostiles au pouvoir impérial ? En condamnant le principe des nationalités, ne cheminait-il pas en compagnie des catholiques français inquiets de l'unité italienne ?

De tout cela vous vous expliquez, Madame, avec talent. Sans doute votre livre n'est-il pas un portrait en pied du Bisontin dont on a célébré l'an dernier le deuxième centenaire de la naissance. Son caractère, sa jeunesse, sa formation, se devinent dans vos pages plus qu'ils n'y sont exposés. Mais ce n'était pas votre parti. Vous nous avez rendu un meilleur service en nous faisant pénétrer dans les idées, dans cette « fourmilière de pensées » qu'abritait Proudhon.

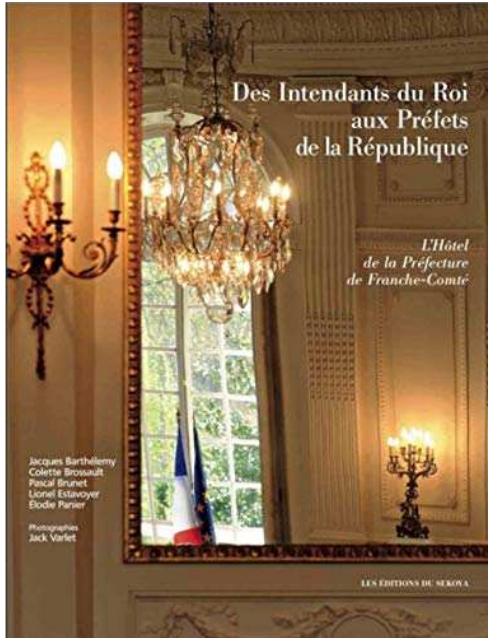
« Fourmilière de pensées », jolie formule, convenez-en : elle est de Lucien Febvre. Savez-vous, Madame, (oui, vous le savez, car vous savez tout sur Proudhon) que Febvre avait consacré un article au philosophe en 1909, alors qu'il était professeur au lycée de Besançon, en rédigeant le compte rendu du livre d'Édouard Droz ? « Mon vieux Proudhon ! », écrivait affectueusement l'historien qui souffrait de lire sous la plume de Marx la condamnation de l'auteur de *La philosophie de la misère* traité de « rhéteur illisible et confus ». Febvre ajoutait : « N'épousons pas, de grâce, à tant d'années de distance, les vieilles haines recuites de Marx. Je ne veux pas me donner le ridicule de « défendre » Proudhon. J'aime mieux relire, pour mon plaisir et mon profit, « l'illisible » rhéteur qui, tout de même, dans l'histoire de la pensée et des mouvements ouvriers au XIX^e siècle, a été une assez belle tête de chapitre ».

Ainsi Lucien Febvre lisait Proudhon. Vous nous aidez aujourd'hui, Madame, à mieux comprendre Proudhon. Par un syllogisme implacable, votre Proudhon a donc bien mérité du prix Lucien-Febvre. »



Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2009
décerné à **Pascal BRUNET et al.**, pour **Des Intendants du
Roi aux Préfets de la République** (Éd. du Sekoya),

par Michel Vernus, président du jury :



« Au nom des membres du jury pour le prix Lucien-Febvre, j'ai le plaisir de présenter les résultats des délibérations du jury concernant le livre d'Histoire et du livre documentaire. Nous avons cette année à connaître six livres, six livres qui avaient été préalablement retenus lors d'une présélection.

Notre choix s'est porté sur l'ouvrage intitulé *Des Intendants du Roi aux Préfets de la République*. Avec comme sous-titre *L'Hôtel de la Préfecture de Franche-Comté*. Il convient de rappeler que le livre est dû à l'initiative heureuse de M. le Préfet Barthélemy ici présent. Je dois avouer que cette année notre jury s'est trouvé devant une équation inconnue difficile à résoudre : un ouvrage collectif. Après délibération, conformément à sa tradition, il a décidé tout en sachant qu'il y avait d'autres contributions, d'attribuer le prix à un auteur particulier, à M. Pascal Brunet, jeune historien doctorant, qui a effectué, comme en fait foi la table des matières, un gros travail de recherche et d'écriture. Bien entendu, nous n'oublions pas dans cet ouvrage les apports de grande qualité qui l'enrichissent, notamment ceux de Mme Colette Brossault,

spécialiste de l'administration de l'Ancien Régime, ceux de M. Lionel Estavoyer et d'Élodie Panier. Le prix honore naturellement les éditions du Sekoya qui présentent un livre esthétiquement fort réussi, particulièrement bien illustré.

M. Pascal Brunet est spécialiste de l'histoire de l'art de notre région, plus particulièrement de la Renaissance et de l'architecture du XVIII^e siècle. Il n'est pas un inconnu du public et de la petite communauté historique, puisqu'il est déjà l'auteur de plusieurs publications antérieures, toutes consacrées à l'histoire de l'art de la Franche-Comté.

Ici, dans cet ouvrage, il développe une histoire de l'art qui n'est pas enfermée dans la seule et froide grammaire des styles, une histoire de l'art qui sait s'ouvrir tout à la fois sur les techniques, les contraintes financières, sur le contexte politique, sur les hommes, architectes et artistes, et naturellement sur les sensibilités esthétiques, bref une histoire globale riche de sens et de compréhension.

Au cœur du livre est campée une splendide monographie du palais préfectoral. Le guide qui nous convie à la découverte est sans exagération excellent. Il nous prend la main et nous entraîne du vestibule au grand salon de la rotonde, au salon d'audience... et jusque dans les antichambres. Il nous détaille savamment le profil des corniches, le décor des impostes, les médaillons, les trophées... Mais constamment le détail est replacé dans l'ensemble : il nous en explique et l'origine et le sens. Les peintures allégoriques nous sont clairement commentées, du coup elles prennent vie et ouvrent toutes grandes leurs portes à notre compréhension. Une histoire descriptive rigoureuse se fait ici histoire explicative.

Au total, période après période, on voit comment ce lieu, construit au XVIII^e siècle, est devenu un vrai conservatoire des sensibilités artistiques. De poêles de faïence en cheminées de marbre, de pendules en horloges, de tableaux en meubles, de miroirs en lustres de cristal, on comprend concrètement comment ce palais s'est progressivement enrichi d'apports nouveaux.

Mais cette monographie n'est pas seulement une monographie fermée à double tour dans les murs splendides mais étroits d'un seul monument. En effet, autour de la construction du palais avec ses contraintes financières, avec les allers et retours des architectes concepteurs du monument, on voit s'organiser tout un quartier neuf de la ville de Besançon, mieux, on s'ouvre sur l'ensemble de la réalité architecturale d'une cité bisontine en pleine évolution urbanistique au XVIII^e siècle.



Et puis sur le fronton à la grecque du palais viennent battre les flots montants des grands mouvements de l'histoire, la période des Lumières, la Révolution, la Restauration les Empires, les Républiques. On y lit les grands rythmes de la vie régionale et nationale. De Gaule à la Libération, l'affaire Lip, mais aussi les visites officielles, les visites présidentielles ou les visites royales, ainsi que les fêtes commémoratives. L'histoire particulière du monument est parfaitement articulée à l'histoire générale.

C'est dire que le lecteur ne visite pas seulement des murs et un décor. On nous parle des hommes ; les hommes, tout d'abord ceux pour lesquels, ce palais a été construits, intendants et préfets. Les pages offrent une très belle galerie de portraits. Mais surgissent à l'arrière-plan de cette galerie d'autres figures, des figures de notre histoire régionale ou nationale : Voltaire, Nodier, Balzac..., pour ne citer qu'eux.

Le danger d'une monographie de cette nature était double. D'une part s'enfermer trop scrupuleusement dans le cadre étroit du monument, ou au contraire le dissoudre par trop d'ambition dans le contexte d'un flot sans rive. Les deux écueils ont été évités au profit d'un bel équilibre entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'objet et son milieu.

Au total, on se trouve en présence d'une belle étude du monument où rien n'échappe à la sagacité des auteurs, d'une présentation brillante de documents d'archives abondamment cités. En même temps, l'œil se réjouit d'une richesse iconographique qui sait mêler avec habileté et élégance les dessins et les plans aquarellés anciens aux photographies contemporaines, lesquelles resplendissent des couleurs et des lumières d'hier et d'aujourd'hui.

Pour Lucien Febvre, puisqu'il s'agit en l'occurrence du prix Lucien-Febvre, il faut rappeler que toute histoire non ouverte sur l'ensemble de la vie est pour lui frappée de stérilité. Il n'y a pas une histoire de l'art, une histoire économique, une histoire idéologique, une histoire politique ... isolées les unes des autres, il y a une histoire globale. L'historien comme un concertiste doit jouer sur toutes les notes, sur toutes les portées, en quête de la vie, en quête du sens et de la signification.

Au même titre que les églises de nos villages, les Hôtels particuliers de nos villes, les architectures militaires à la Vauban glorieusement dressées sur nos montagnes, l'Hôtel préfectoral méritait assurément son livre. C'est fait. Mais pour que parlent les vieilles pierres, encore fallait-il écouter derrière elles le pas des hommes et entendre bruire le monde.

Dans sa bonne volonté et dans sa rigueur intellectuelle, le jury a voulu tout simplement primer le meilleur livre qui lui était présenté.

Il a donc attribué le prix Lucien-Febvre à M. Pascal Brunet, qui effectivement entouré de précieux collaborateurs, a su de sa plume, et de belle manière, faire vivre ce haut lieu où s'est forgée à travers le temps une partie de notre histoire régionale. »